



La danseuse **Anne Plamondon** seule sous le soleil de la scène *Page E 3*



Jean-Marie Papapietro et les douceurs de l'absurde au théâtre *Page E 5*

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 NOVEMBRE 2012



De Fred Fortin à Gros Mené Une génération en liberté

Seul ou avec son groupe, le musicien a ouvert la voie à une nouvelle rythmique québécoise

FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

«Le musicien Fred Fortin est entouré à gauche de son fidèle guitariste et ami Olivier Langevin et du batteur Pierre Fortin, aussi membre des Dales Hawerchuk. Ensemble, ils forment le noyau du groupe Gros Mené, qui vient de faire paraître un nouveau disque, *Agnus Dei*.»

Le mois dernier paraissait le deuxième disque de la formation Gros Mené, *Agnus Dei*, et ce, près de 14 ans après le mythique et dépeignant *Tue ce drum Pierre Bouchard*, l'album fondateur du groupe dirigé par Fred Fortin. Que ce soit avec son groupe ou en solo, Fortin est devenu un pilier de la musique d'ici. Regards croisés sur un auteur-compositeur-interprète totalement libre, qui a influencé plusieurs de ses contemporains.

PHILIPPE PAPINEAU

Avec le temps, Fred Fortin, s'est fait un prénom: Fred. Pour tout le milieu de la musique alternative et même chez beaucoup de mélomanes, c'est Fred tout court. Fred, c'est le Fred homme-orchestre de son premier album solo, qui portait pourtant son nom au grand complet, *Joseph Antoine Frédéric Fortin Perron*. Fred, c'est aussi le cerveau fou du groupe stoner Gros Mené qui, en 1999, a fait souffler un vent nouveau sur le rock québécois. Ces deux volets de sa carrière se côtoient encore, comme les deux côtés d'une même médaille. Le natif de Dolbeau, père de trois enfants, a en tout quatre disques solos faits de folk-rock, et il vient de ressusciter Gros Mené, en jachère depuis 14 ans.

Ce nouveau Gros Mené, qui sera défendu

mardi au Coup de cœur francophone, est une cuvée toujours aussi «bière-filles-hockey», mais plus sage à l'oreille que *Tue ce drum Pierre Bouchard*, fait à l'époque sans demi-teinte. *Agnus Dei* reprend un peu du son rock-électro de la formation Galaxie, de son fidèle ami et collègue Olivier Langevin, avec des touches *seventies*. Mais pour Fred Fortin, les deux albums de Gros Mené partent d'une même intention, d'une même réaction: brasser la cage.

«Un moment donné, y'a des standards dans la

«*Ça donnait le goût d'écrire dans la langue de chez nous, sans complexe. Ça rendait les choses possibles.*»

Stéphane Lafleur, Avec pas d'casque

Le groupe a remporté deux Félix au dernier Gala de l'ADISQ, celui de l'auteur ou compositeur de l'année et celui du choix de la critique. Il sera en concert le 16 novembre au Cercle, à Québec, et le 22 novembre à la Sala Rossa, à Montréal.

musique, des choses qui se ressemblent. C'est correct... mais j'ai de la misère quand ça devient trop uniforme, lance le timide musicien de 41 ans à la barbe grisonnante. *Aujourd'hui, t'embarques sur l'ordi, rien ne dépasse, y'a de l'Auto-Tune [correcteur électronique] partout dans les voix. Ça donne des structures incroyables, c'est une forme d'architecture, mais on peut doser l'utilisation de ça et ramener la musique et les musiciens en avant-plan. Pis avoir de quoi de plus cru. Y'a des formats radio, et c'est pas long que le musicien prend le bord dans les critères, dans ce qu'il faut faire et pas faire. Un moment donné, ça peux-tu être celui qui fait la toune qui décide?»*

Le domaine des possibles

La liberté de décider. Celle de faire à sa façon, d'utiliser sa propre poésie, son accent du Lac. Voilà ce qui est au cœur de l'œuvre de Fred Fortin, seul ou avec son groupe. Voilà ce qui fait que sa musique est empreinte d'humanité, de vérité. Voilà ce qui fait que, même si c'est parfois simple, cru, ou brut, on a le poil qui se dresse sur les bras. Voilà peut-être pourquoi on l'appelle Fred tout court.

Le guitariste Olivier Langevin était là lors de l'enregistrement du premier Gros Mené. Et il est encore là 15 ans plus tard. «C'est la liberté avec laquelle il fait sa musique et ses disques qui est inspirante pour tout le monde. Le son qu'il a amené, le talent qu'il a sont inspirants. Il aime ça, se creuser la tête, le bonhomme; il n'aime pas prendre le premier truc qui vient, ça c'est clair.»

Dimanche dernier, pendant le Gala de

«*Fred et Gros Mené ont appris à bien des gens comment faire du rock et de la chanson de manière bien québécoise et moderne*»

Luc Brien, Les Breastfeeders

Le groupe a fait paraître *Dans la gueule des jours* en mars 2011. Brien sera au Coup de cœur francophone mardi comme DJ à L'Esco, après le concert de Propofol.

l'ADISQ, Stéphane Lafleur est monté sur scène pour récupérer le Félix de l'auteur ou compositeur de l'année. Le chanteur du groupe Avec pas d'casque a tenu à remercier Richard Desjardins ainsi que Fred Fortin, qui ont été pour lui des «allumeurs de feu» et des «tapeux de trail».

«Fred Fortin est débarqué avec un son et une langue bien à lui, raconte Lafleur au Devoir. Il y avait une sincérité dans sa voix. Quand quelqu'un arrive à t'émouvoir en gueulant

VOIR PAGE F 4: GROS MENÉ

• PISSARRO • LAUTREC • RENOIR • DEGAS • MONET • GAUGUIN •

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
Banque Scotia
THE CLARK
metro astral M Jean Coutu STM RSM Richter

IL ÉTAIT UNE FOIS L'IMPRESSIONNISME

Chefs-d'œuvre de la peinture française du Clark

BILLETS À 1/2 PRIX* les mercredis de 17 h à 21 h et les jeudis et vendredis de 17 h à 19 h

*Applicable à l'achat d'un billet au prix courant de 20 \$

Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins
Accompagnés d'un adulte.
Non applicable aux groupes.

VISITES GUIDÉES ET AUDIOGUIDE
Horaire et forfaits sur renoiramonet.com

«Vraiment, à ne pas manquer!»
- Claude Deschênes, Radio-Canada

Achetez vos billets dès maintenant
renoiramonet.com

Cette exposition est organisée par le Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Massachusetts. La présentation canadienne est produite en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.
Edgar Degas, *Danseuses au foyer* (détail), vers 1880. ©Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Massachusetts, USA

CULTURE

En mode découverte ou nostalgie



ODILE TREMBLAY

Ravie que je suis d'être allée applaudir Richard Desjardins au Club Soda. Il se déclare à tous vents las des exigences des tournées de saltimbanque en caravane. Alors, mercredi soir, on était nombreux à songer que ce genre de rendez-vous avec le barde et ces cinq merveilleux musiciens serait le dernier. D'autres vedettes de la chanson avant lui ont reviré bride, remarquez, trop en manque, après avoir clamé: «*Les gros shows, plus jamais!*» A force d'entendre Aznavour crier au loup et à l'adieu, on en venait à boudier ses éternels retours.

Mais un spectacle sophistiqué comme celui de *Lexistoire*, sur les arrangements complexes de Claude Fradette, est lourd. La troupe s'est investie totalement dans l'album et le spectacle. Ça s'entend. Ce genre de bijou tire toute l'énergie de ses orfèvres. On le sent aussi. On le croit un peu.

Parce que chant du cygne ou pas, c'était sans doute le meilleur show de Desjardins. En forme, qu'il était, le poète abitibien. Et rodé, son spectacle. Avoir remporté dans sa catégorie les Félix du meilleur disque et du meilleur spectacle de l'année au dernier Gala de l'ADISQ pour cet *Existoire*-là, quelques jours plus tôt, galvanise un artiste.

On en récoltait les fruits au Club Soda. Écouter le disque, c'est déjà bien, assister au spectacle, c'est une plus-value. Surtout que celui-ci

entremêle les monologues, les salves anti-Harper aux chansons de *Lexistoire*, tel le merveilleux *Atlantique Nord* accroché aux étoiles. Ajoutez les vieux classiques, du *Bon gars* au chef-d'œuvre intemporel *Quand j'aime une fois...* servi très western et en pousse-café. Son public en connaît les envolées lyriques par cœur, fredonnées en sourdine. Ailleurs, la poésie passe par les harmonies du violoncelle de Mélanie Auclair et par le piano de Desjardins, sur lequel un rai de lumière tombe tout de go. «*C'est quand t'es perdu que tu vois le plus clair*», chante-t-il de sa voix rauque. On a envie de s'y perdre à son tour...

◆ ◆ ◆
Déjà en position d'éloignement, Richard Desjardins, et déjà en mode nostalgie, son public. Cas de figure opposé en somme à celui du Français Patrice Chéreau, à qui Montréal souhaite ces jours-ci la bienvenue. Le célèbre dramaturge, comédien et cinéaste français n'avait jamais mis les pieds chez nous. Mon petit doigt me dit qu'on le reverra pourtant bientôt.

Ni Cannes, ni Paris, ni Avignon, notre métropole, mais accueilli en triomphe ici, Chéreau, son agenda chargé comme celui d'un ministre, invité à s'exprimer partout. Ses lectures de fragments du *Coma* de Pierre Guyotat au TNM s'appuient sur une mise en scène en totale épure, loin de la complexité des œuvres de Tchekhov, Shakespeare, Koltès, Ibsen et compagnie, qu'il a orchestrées au long de son parcours sur les planches, mais habité, quasi en hypnose.

Mardi soir, saluant le public après avoir incarné dans son corps et sa voix la dépression exaltée de Guyotat, et son regard parcourait le TNM plein à craquer, du parterre aux bai-

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Chant du cygne ou pas, le poète abitibien Richard Desjardins a livré sans doute son meilleur spectacle.

gnaires. Et on le sentait fragilisé de se découvrir outre-Atlantique un public aussi ardent. Cette même expression de stupeur ravie, je l'avais aperçue sur les visages, entendue sous les mots de Bernard Pivot et de Fabrice Luchini lors du premier séjour de chacun à Montréal, suivi par tant d'autres. Parfois, on a l'impression de sentir chez des artistes européens qui débarquent ici leur découverte du Nouveau Monde, avec un vrai poids de révélation. Ça nous semble étrange. Mais dans ces cas-là, ils reviennent toujours rechercher l'émotion du premier contact, qui ne passe sans doute qu'une fois.

◆ ◆ ◆
Pas trop envie de m'appesantir sur les chicanes, les bras de fer entre Claude Chamberlan, fondateur du Cinéma Parallèle, destitué comme membre du conseil d'administration, et Christian Yaccarini, président du C.A. du Parallèle-Excentris. Cette semaine, on abordait l'affaire dans nos journaux: un Chamberlan furieux d'être expulsé, comme on s'enfilait en douce des copies des lettres d'avocats, de missives personnelles injurieuses entre les deux hommes. Allez, *basta!* Chamberlan n'a guère l'âme d'un administrateur. A lui, pourtant, des fulgurances, une vision, un sens de l'atmosphère à créer qu'on serait bien fous de mésestimer.

Les salles de cinéma indépendantes en arrachent par les temps qui courent, avec les changements de mœurs du public. Beaux écrans plats à domicile, valse des DVD, visionnements en ligne, joies du *cocooning*. L'air du temps qui souffle sur les entreprises culturelles est plus

désincarné qu'autrefois. Restent des missionnaires des salles, à la Roland Smith au Cinéma du Parc, à la Mario Fortin au Beaubien, chacun dans son style. Appelons ça une vocation. Une espèce en déclin.

Quand l'ancien propriétaire d'Excentris Daniel Langlois a cessé d'y programmer des films, après dix ans de délices cinéphiliques, il y eut effet de gouffre. Un trou béant de deux ans. Le Quartier Latin a récupéré dans son giron les films d'auteurs à portée commerciale en y trouvant son compte. La fidèle clientèle s'est dispersée ailleurs. Le jeune public désertait peu ou prou le navire. En reprenant les rênes du complexe en 2011, le Cinéma Parallèle dut sentir qu'une génération entière avait passé sur ce temple du septième art, le temps d'un éclair.

Les gens à la tête d'Excentris se démentent, faut pas croire, à la programmation, à l'administration, au *look* à rendre plus chaleureux, en quête de sa clientèle d'antan, de dons, de commandites. Or comment ne pas souhaiter la survie de ce complexe voué au cinéma indépendant?

Mais en clamant que la passion, l'âme ne suintent pas des locaux *high tech*, boulevard Saint-Laurent, Claude Chamberlan a raison de hurler à la lune. Le temple a besoin du je-ne-sais-quoi qui ne se monnaie pas, ne se gère pas pour devenir la destination prisée et courue d'une ère nouvelle. Faudrait faire circuler une petite annonce à travers les médias sociaux: «*Grain de folie recherché. Récompense promise.*» Mais ont-ils encore la cote, ces électrons libres là? Chamberlan vit à la campagne. Il dit que la ville l'a trop déçu.

otremblay@ledevoir.com

Trousse de liberté.
Le passeport-théâtre d'Espace LibrePlusieurs en profitent,
pourquoi pas vous!

Passeport-théâtre, formule prépayée:
UN CHOIX PARMIS 12 SPECTACLES INNOVATEURS!



5 Entrées > 100 \$* (valeur 160 \$) + avantages
3 Entrées > moins de 30 ans: 60 \$* (valeur 81 \$) > régulier: 70 \$* (valeur 96 \$)
514 521 4191 espacelibre.qc.ca/liberte

*Tarif sur place et téléphonique. Frais supplémentaires pour tout achat en ligne.

TOUT CE
QUI TOMBE

TEXTE VÉRONIQUE CÔTÉ
MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC DUBOIS

30 OCTOBRE
AU
17 NOVEMBRE
2012

UNE COPRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT
ET DU THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIS
EN CODIFFUSION AVEC LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3800 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL
INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS / 514-282-3900
THEATREDAUJOURD.HUI.QC.CA

LA LICORNE

LA MANUFACTURE

production



Une famille haute en couleur nous fait rire et trembler dans *Ce moment-là*, une pièce qui frappe fort et juste.

Elsa Pépin, Voir
La direction d'acteurs la plus parfaite qu'on puisse imaginer, celle de Denis Bernard (...)
Remarquablement bien fait!

Michel Coulombe, Bouillant de culture, SRC
J'ai rarement vu quelque chose d'aussi authentique et d'aussi intense au théâtre.

Émilie Perreault, 98,5 fm
Un tableau des relations familiales d'une rare authenticité. (...) Denis Bernard orchestre cette réunion avec une tension croissante et un grand naturel.

Marie Labrecque, Le Devoir
Du théâtre aussi puissant que de la dynamite.

Louise Bourbonnais, Journal de Montréal
Director Denis Bernard has found the dark comedy of the piece, cast well, and staged simply and smoothly, with impeccable timing.

Pat Donnelly, The Gazette

SUPPLÉMENTAIRE
SAMEDI 10 NOVEMBRE À 20H

PLUS QUE 7 REPRÉSENTATIONS

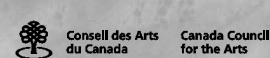
Ce MOMENT-là

Texte Deirdre Kinahan Traduction Maryse Warda Mise en scène Denis Bernard

Avec Christine Beaulieu, Félix Beaulieu-Duchesneau, Émilie Bibeau, Patrick Hivon, Louise Laparé, Alice Pascual, Mani Soleymanlou et la voix de Sophie Cadieux

Du 2 octobre au 10 novembre 2012

4559 Papineau, Montréal / theatrelicornes.com / Billetterie: 514 523. 2246



LE DEVOIR

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE
ET RÉGIE / ADELLE SAINT-AMAND
DÉCORS / MARIE-RENÉE BOURGET HARVEY
MUSIQUE ORIGINALE / PASCAL ROBILLOIT
COSTUMES / YASMINA BIGIÈRE
ÉCLAIRAGES / CAROLINE ROSS
VIDEO / LIONEL ARNOULD

DISTRIBUTION / CATHERINE-AMÉLIE CÔTÉ
JULIANA HERZBERG
BENOIT MAUFFETTE
OLIVIER NORMAND
STEVE GAGNON
MARIE-HELENE GENDREAU
EDITH PATENAUDE



CULTURE › DANSE

Seule sous le soleil de la scène

La danseuse Anne Plamondon ose sa première chorégraphie, *Les mêmes yeux que toi*

CATHERINE LALONDE

Danseuse virtuose, passée par les Grands Ballets canadiens de Montréal et le Nederlands Dans Theater 2, remarquée et remarquable ces dernières années au sein de RUBBERBANDance Group, Anne Plamondon se lance, à 38 ans et après huit ans à en caresser l'idée, dans sa première création. En solo s'il vous plaît, seule sous le soleil de la scène.

« C'est bizarre, dit Anne Plamondon de sa voix douce, posée et ferme. Alors que je danse depuis toujours, depuis que j'ai quatre ans, j'ai une drôle de relation avec le fait d'être under the spotlight. Oui, j'aspire à ça, à m'exprimer: des fois j'ai l'impression que mon corps est trop petit pour dire tout ce qui est intense en dedans. Et d'un autre côté, je voudrais parfois aussi me faire encore plus petite, explique la danseuse de son menu squelette de chat, recroquevillée sur le siège de voiture qui sera le seul décor de sa chorégraphie. Le fait que je vais obliger les gens à me regarder, juste moi, en solo, me fait très, très peur. » En ces pages, pourtant, on a dit d'elle, déjà, en critique, qu'elle volait le regard, «*carrement lumineuse. Fluide, gracieuse, flottante dans toutes les dimensions*».

D'une soliste à l'autre

La danseuse, pour l'épauler, est ainsi allée chercher la comédienne Marie Brassard, spécialiste du solo depuis son *Jimmy*, créature de rêve, créé entièrement seule en 2001. Brassard, depuis, a développé sa «*propre machine, une façon de travailler avec les sensibilités d'artistes d'autres disciplines, de collaborer*», qui a donné près d'une demi-douzaine de spectacles, dont *Peepshow* ou *Moi qui me parle à moi-même dans le futur*.

«*Le pas de géant qu'on fait quand on décide qu'on fait un solo*, explique la comédienne, *c'est un grand, grand pas. Je*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«*Le fait que je vais obliger les gens à me regarder, juste moi, en solo, me fait très, très peur*», confie Anne Plamondon.

pense que ça naît du désir de se nommer soi-même, sans que ça soit contre personne. Même si on est créateur aussi quand on est interprète, on est protégé, et on se sent protégé par le metteur en scène ou le chorégraphe, qui portent la responsabilité, poursuit celle qui a brillé dans plusieurs pièces de Robert Lepage. Quand on se met devant, quand on signe nous-mêmes, on peut être jugé, catégorisé, alors que c'est là notre dernier désir: prendre la parole vient avec un désir d'ouverture, pour entamer une conversation, pas pour se définir, là, définitivement. » Soudain, ne plus être dans l'ombre, et ne plus être non plus seulement un élément dans

un ensemble, à sa place précise, au service de l'œuvre, renchérit Plamondon.

Tempêtes de cerveau

La danseuse, pour ce plongeon, avait besoin «*d'un sujet qui [la] touche profondément, autant pour justifier d'arrêter [ses] autres occupations que pour oser le solo*». Ça viendra de l'enfance. Ce sera la maladie mentale, inspirée par la schizophrénie de son père. Ce sera surtout ce spectacle sur «*l'impact de ces maladies sur les autres, ce que ça fait autour, et sur la fragilité qu'on a tous, cette possibilité qu'on pourrait juste tomber, passer de l'autre côté de la ligne. Je me suis mise dans des états. Je*

me suis fiée à ce que je me souvenais d'avoir vu, d'avoir vécu, et j'ai laissé le corps s'exprimer». Marie Brassard enchaîne: «*Ces tempêtes, dans l'esprit, qu'est-ce qu'elles deviennent quand elles se traduisent dans le corps? On a créé trois personnages — un masculin, un féminin, et un neutre témoin —, trois personæ qui, sans être définies clairement, se mélangent. On sent des glissements organiques complets chez Anne. Elle passe d'un état à un autre, et d'un style chorégraphique à un autre. Ça donne un objet étrange, singulier, un spectacle très atmosphérique, dans les lumières, le lieu, le musique. C'est très enveloppant.* »

La danseuse sourit. «*J'ai trouvé le sujet parfait qui justifie que je passe d'un style à l'autre, d'être tout en même temps, dans un seul show.* » Elle ne tient pas du tout, comme il arrive souvent à une interprète qui devient chorégraphe, à se débarrasser des empreintes que les créateurs ont laissées en son corps. «*Elles sont toutes là, dit-elle en souriant encore. Et je sens que c'est tout à fait moi.* »

Refaire

Pourquoi être allé chercher sa collaboratrice principale du côté du théâtre? «*Dans ma carrière, j'ai eu la chance de travailler avec plus de 30 chorégraphes.* » Et pas des moindres:

Jiří Kylián, Ohad Naharin, Angelin Preljocaj, Stijn Celis, Jean Grand-Maitre, Crystal Pite, son collègue Victor Quijada, chez RUBBERBANDance Group, entre autres. «*Je la connais, cette collaboration, c'est naturel, facile d'être dans ce rôle devant un chorégraphe, de lui laisser tout l'espace. Le but, ici, c'est de me donner plus d'espace. Je me suis forcée à me mettre dans cette situation inhabituelle, et pas dans une communication que je connais par cœur.* »

Le temps accordé, avec Marie Brassard, à la réflexion et à la discussion l'a surprise et nourrie. «*Quand tout a été mis sur la table, la réponse a semblé venir toute seule, très rapidement. Tandis qu'en danse, on ne peut pas réfléchir à l'infini à un mouvement: il faut le faire. Il faut pratiquer, dans le corps, tous les jours, ne serait-ce que pour l'aspect athlétique, pour se garder en shape. Et les mouvements, il faut aussi les répéter chaque jour, parce qu'on invente le script et le langage. On ne peut pas juste réfléchir à un mouvement. Dans ce processus, je passe la moitié de la journée toute seule, à travailler les chorégraphies. Marie se joint ensuite à moi: je lui montre ce que j'ai fait, on discute, on écrit la pièce, elle propose une dramaturgie. Mais il faut absolument, tous les jours, que j'aie un moment où je danse. Pour moi, c'est la grosse différence avec le théâtre. En danse, c'est dans l'action qu'on trouve les réponses.* »

Le Devoir

LES MÊMES YEUX QUE TOI

D'Anne Plamondon et Marie Brassard, avec Anne Plamondon. À l'Agora de la danse, du 7 au 9 novembre.

D Voir aussi · Deux vidéos (un extrait de *Les mêmes yeux que toi* et une vidéo du RUBBERBANDance Group) et une galerie photos. ledevoir.com/culture/danse

FRAGILES BEAUTÉS, LE GRAVEL NOUVEAU



DENIS FARLEY

Le chorégraphe **Fred Gravel** présente chez Danse Danse son nouveau concert chorégraphique, *Usually Beauty Fails*. On peut prédire des danses courtes, intimement liées à la musique — jouée *live* par Stéphane Boucher, Philippe Brault et Gravel lui-même à la guitare. Le style frontal et direct, le côté pop (parfois volontairement égratigné) et l'ironie teintent la danse, donnée par Francis Ducharme, Kim de Jong, Frédéric Tavernini, Jamie Wright et, sur la photo, Brianna Lombardo et Gravel. Jusqu'au 17 novembre, à la Place des Arts.

ESPACE GO

LA DÉMESURE

DU 13 NOVEMBRE À PARTIR DE L'ŒUVRE DE CLEMENCE DESROCHERS

DRAMATURGIE & MISE EN SCÈNE BRIGITTE POUPART

MUSIQUE ORIGINALE ARIANE MOFFATT

AVEC PASCALE MONTPETIT ACCOMPAGNÉE DE TROIS INTERPRÈTES-MUSICIENS

2 0 1 2

UNE PRODUCTION D'ESPACE GO Avec la participation de Transthéâtre

D'UNE 32 A

THÉÂTRE ESPACE GO
4890 BOUL. SAINT-LAURENT MONTRÉAL
BILLETTERIE: 514 645-4890 ESPACEGO.COM

Partenaire du spectacle: **lait** Partenaire de saison: **transat**

LES ENTRETIENS D'ESPACE GO
Le jeudi 15 novembre 2012 dès 18 h, découvrez avec nous les enjeux de **LA DÉMESURE D'UNE 32 A** lors d'un entretien avec la metteuse en scène Brigitte Poupart et l'auteur-journaliste Georges-Hébert Germain. Une manière unique d'avoir les clefs du spectacle avant d'en être les témoins.
En collaboration avec Le Devoir

CULTURE › THÉÂTRE

GROS MENÉ

SUITE DE LA PAGE E 1

«steak en tranche», l'es obligé de l'attarder et de prêter attention. J'aimais aussi le choix des mots, la rythmique. «Ben buzzé su'l prélat», tout est là. Ça donnait le goût d'écrire dans la langue de chez nous, sans complexe. Ça rendait les choses possibles.»

Un musicien complet

Bassiste, guitariste, batteur, jouant aussi de l'harmonica, Fred Fortin ne se contente pas de suites d'accords simples, même si à l'oreille on n'y voit souvent que du feu. Tout guitariste de salon du Québec vous le dira.

Luc Brien en sait quelque chose. Chanteur et compositeur pour le groupe rock n'roll Les Breastfeeders, il a accueilli Fred Fortin comme batteur dans sa formation entre 2005 et 2007, le temps de l'album *Les matins de grands soirs*.

«Sans Fred, jamais une chanson comme Tout va pour le mieux dans le pire des mondes n'aurait eu cette rythmique si originale, si inimitable et qui rend fou tous nos drummers depuis. Il faut noter que Fred est un batteur gaucher qui joue en position de droitier, ce qui lui permet de faire des passes qu'un droitier ou un gaucher jouant en position de gaucher ne peut pas faire.» Quand on parlait de sortir des standards...

Avancer en marge

C'est aussi par sa méthode d'enregistrement un peu sauvage, indépendante, que Fred a inspiré plusieurs musiciens québécois. À ses débuts en 1996, enregistrer un disque en dehors d'un studio restait un fait rare. Fortin, lui, était déjà autonome dans son chalet de la rivière à l'Ours. Et, anecdote, c'est aussi Gros Mené qui a été la première signature de l'étiquette indépendante La Tribu.

« [Fred] a ouvert les oreilles du monde à un son moins formaté »

Dany Placard

Il vient de faire paraître son quatrième disque solo, *Démon vert*. En concert au Coup de cœur francophone avec Jolie Jumper au Divan orange.

« [Fred] a démontré qu'on pouvait prendre un autre chemin dans cet univers-là et arriver à ses fins quand même »

Carl-Éric Hudon

Membre du groupe Panache, il prépare un nouvel album solo. En concert mercredi dans le cadre du Coup de cœur francophone, avec Félix/And The Woods, à L'Esco.

Si le musicien Dany Placard admire «l'absence de contrainte commerciale» de Fred Fortin, «qui a ouvert les oreilles du monde à un son moins formaté», son ancien partenaire de scène Carl-Éric Hudon a été encouragé par le développement de la carrière de Fred Fortin en parallèle de la grosse industrie. «Il a démontré qu'on pouvait prendre un autre chemin dans cet univers-là et arriver à ses fins quand même. Pour un gars de ma génération, il me semble que Fortin est l'exemple le plus commun. Et j'en connais qui ne sonnent pas du tout comme lui qui "été influencés par sa démarche.»

L'impact de l'auteur Fortin s'est récemment fait sentir chez le participant de *Star Académie* William Deslauriers, qui a repris *Moisi moé'ssi*, pour le meilleur et pour le pire. Et n'oublions pas que le Français Thomas Fersen lui a fait confiance pour la réalisation et les spectacles du disque *Trois petits tours*.

C'est le précis Luc Brien qui boucle magnifiquement la boucle. «Je crois que Fred et Gros Mené ont appris à bien des gens comment faire du rock et de la chanson de manière bien québécoise et moderne. Ça fait des petits: pensons aux Dales Hawerchuck, ou même aux premiers essais de Vincent Vallières. Fred, Langevin et tous ceux qui sont passés par Gros Mené ont inventé, sans l'ombre d'un doute, une nouvelle rythmique québécoise. Ils font maintenant partie de notre héritage. C'est pas rien.»

Le Devoir

Écouter aussi › **Vénus**, une pièce tirée de l'album *Agnus Dei*. ledevoir.com/culture/musique

Philippe Dumaine, redresseur de mythes

Le metteur en scène s'intéresse à Orphée pour mieux donner la parole à Eurydice

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

«Orphée est le musicien et poète le plus célèbre de la mythologie grecque. De nombreux auteurs, dont William Shakespeare, y ont fait référence, et plusieurs ont adapté son histoire pour l'opéra, le cinéma ou le théâtre. Nous ne voyons donc aucun intérêt à raconter ici le mythe d'Orphée.» C'est avec ces mots que le metteur en scène Philippe Dumaine a choisi d'ouvrir *Orphée Revolver*, le deuxième spectacle de sa compagnie, hybride théâtre. Parce qu'il considère que la version d'Orphée a suffisamment circulé, le jeune homme a souhaité donner une tribune à Eurydice, celle que son mari, incapable de résister à la tentation de se retourner, n'a su libérer des enfers.

«Jamais on ne lui demande son avis, jamais même on ne l'entend, explique Dumaine. Nous avons voulu imaginer ce qu'Eurydice dirait si elle avait une voix. Le mythe d'Orphée est ici un prétexte pour explorer des discours féministes. Nous avons construit le spectacle en salle de répétition, par associations d'idées, à partir de ce que les grands thèmes du mythe nous inspiraient, mais aussi à partir de ce que nous sommes, de ce que nous pensons et des positions, parfois contradictoires, qui sont les nôtres.» Le mythe agit donc comme un point d'ancrage, un moteur, un puissant tremplin qui mène le metteur en scène et ses acolytes loin, très loin de la case départ.

Diplômé de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM et actuellement à la maîtrise en histoire de l'art avec concentration en études féministes, Dumaine avoue que ses références esthétiques, qui vont de la danse à la performance en passant par les arts visuels, sont plutôt européennes. L'influence du metteur en scène français Claude Régy sur la première création d'hybride théâtre, *Persona*, était manifeste. «Cette fois, j'ai été très influencé par Alexis. Une tragedia grecque, le spectacle de la compagnie italienne *Motus* qui a été présenté à Montréal lors du plus récent FTA. Ce genre de pratique, éminemment politique tout en étant très innovateur sur le plan formel, c'est précisément ce qui m'intéresse.»



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Philippe Dumaine s'est servi du mythe d'Orphée pour explorer les discours féministes.

Le geste tragique posé par Orphée, c'est-à-dire regarder derrière lui malgré l'interdit formulé par Hadès, a incité l'équipe à établir un parallèle

Dumaine avoue que ses références esthétiques, qui vont de la danse à la performance en passant par les arts visuels, sont plutôt européennes

avec la roulette russe, ce jeu qui consiste à mettre une cartouche dans le barillet d'un revolver, à tourner ce dernier de manière aléatoire, puis à pointer l'arme sur sa tempe avant d'actionner la détente. «C'est la même tentation qui opère dans les deux cas, explique Dumaine, le même désir de jouer avec la vie. C'est un motif récurrent en

littérature et au cinéma, mais aussi dans la culture populaire, notamment dans la chanson.» Cette prise de risque, au cœur du spectacle, est également au centre de la démarche de Dumaine, ce «théâtre de recherche et de résistance» qu'il pratique avec ses acolytes, les comédiens Luc Chandonnet, Marie-Eve de Courcy, Mylène Bergeron et Danièle Simon.

En effet, entrelacer les écrits de Pierre Bourdieu et ceux de Judith Butler et ceux de Nicolas Sarkozy, pour aborder avec détermination la féminité dans ce qu'elle peut avoir de plus subversif, de plus transgressif, ça dénote une certaine témérité. «Il nous fallait multiplier les discours, admettre la notion de col-

lage, opposer les arguments et même remettre en cause quelques conventions théâtrales, explique Dumaine. Tout de même, pour servir de colonne vertébrale, nous avons choisi trois grandes figures: la sculptrice française Camille Claudel (1864-1943), la prostituée suisse Grisélidis Réal (1929-2005) et la militante américaine Valérie Solanas (1936-1988). Le résultat est violent, acerbe, souvent ironique, parfois caricatural et même, par moments, franchement subversif.»

Collaborateur Le Devoir

ORPHÉE REVOLVER

Texte: collage. Mise en scène: Philippe Dumaine. Une production d'hybride théâtre présentée au théâtre Sainte-Catherine du 8 au 17 novembre.

De retour au Québec dans un spectacle complètement éclaté!

BRUNO COPPENS MES SINGERIES VOCALES

LE MERCREDI 14 NOVEMBRE À 20 H

THEATRE OUTREMONT

Billetterie : 514 495-9944
1248, avenue Bernard Ouest
Outremont
THEATREOUTREMONT.CA
admission.com admission

Logo: Espace Libre, Outremont Montréal, CD

LE NTE PRÉSENTE

LEFO

SUPPLÉMENTAIRE: SAMEDI 17 NOVEMBRE À 16H

LE SPECTACLE QUI MULTIPLIE LES CONQUÊTES À TRAVERS LE MONDE EST DE RETOUR À MONTRÉAL!

Gagnant de **TROIS PRIX** AU EDIMBURGH FESTIVAL FRINGE

MISE EN SCÈNE **DANIEL BRIÈRE**

PRODUCTION **CIRCLE OF ELEVEN** BERLIN

DU 30 OCTOBRE AU 24 NOVEMBRE 2012

1945 RUE FULLUM, MONTRÉAL. RÉSERVATIONS: 514 521.4191 WWW.NTE.QC.CA

Logo: Espace Libre, LE DEVOIR

«Un portrait de famille chargé et inventif... [dans une] étonnante et magnifique scénographie de Jean Bard.»
Elsa Pépin, Voir

«Grâce à sa direction d'acteur ultra précise et à son talent évident pour décloisonner la réflexion et la création, Olivier Choinière réussit avec *Nom de domaine* un véritable tour de force.»
Samuel Larochelle, patwhite.com

«La nouvelle proposition d'Olivier Choinière est audacieuse.»
Jean Siag, La Presse

NOM DE DOMAINE

16 octobre au 10 novembre 2012
Une production du Théâtre de Quat'Sous

Texte et mise en scène Olivier Choinière
Avec Aurélie Arandi-Longpré ou Alexandra Sicard, Stéphane Jacques, Dominique Leduc et Jean-François Pronovost
Concepteurs Jean Bard, Florence Cornet, Elen Ewing, Eric Forget, Jean Gaudreau, Martin Sirois

BILLETTERIE 514 845-7277 QUATSOUS.COM

Logo: Quat'Sous, LE DEVOIR, artv

CULTURE › THÉÂTRE

Jean-Marie Papapietro
et les douceurs de l'absurdeAprès Pinget et Beckett, le metteur
en scène se penche sur la prose
d'Alexandre VialatteCHRISTIAN
SAINT-PIERRE

On aurait parié que Jean-Marie Papapietro, directeur du Théâtre de Fortune, allait un jour ou l'autre se frotter à la prose délectable d'Alexandre Vialatte. C'est que le metteur en scène d'origine française, dont les passions pour le théâtre et la littérature sont des vases joyeusement communicants, s'est plus d'une fois au cours de la dernière décennie — et toujours avec beaucoup de doigté — mesuré à des écrivains qui ont su cristalliser l'absurdité de la condition humaine pour la muer en poésie.

À la manière de Robert Pinget et de Samuel Beckett, Alexandre Vialatte porte un regard aigre-doux sur l'existence, il exprime les dérives de la civilisation tout en gardant le sourire aux lèvres. Pour rendre hommage à l'auteur français mort en 1971, Papapietro propose *Et c'est ainsi qu'Allah est grand!*, un collage de chroniques défendues, on s'en doute avec panache, par le comédien, auteur, danseur et performeur Gaétan Nadeau.

Romancier, traducteur et enseignant, Vialatte avait, à propos de la chronique journalistique, cette très belle formule: «*Une chronique, il faudrait la faire pousser comme une herbe dans les fentes d'un mur, dans les pierres de l'emploi du temps.*» Pendant 18 ans, des années 1950 aux années 1960, dans les pages de *La Montagne*, un quotidien auvergnat, l'homme a tenu une colonne où il parlait de tout et de rien, de culture, de grammaire et de vie de société, mais toujours avec un esprit irrésistible, un humour d'une grande finesse et une clairvoyance peu commune.

Rappelons qu'en 2005, à l'Usine C, le Français Denis Wetterwald avait présenté *L'homme n'est que poussière, c'est dire l'importance du plumeau*, une sélection de ces mêmes *Chroniques de La Montagne* intégralement publiées, sous les auspices du fils de Vialatte, en deux tomes totalisant deux mille et quelques pages chez Robert Laffont.

«*Vialatte me remue, avoue d'emblée Papapietro. Je l'ai découvert à travers Kafka, dont il a traduit plusieurs li-*

«*On ne cherche pas à reconstituer la vie de l'auteur, mais on s'imprègne de sa posture d'homme de lettres et de son esprit libre pour donner forme à la représentation*»

Jean-Marie Papapietro, metteur en scène de *Et c'est ainsi qu'Allah est grand!*

vres. Ses romans m'ont passionné, mais j'ai été tout simplement séduit par l'intelligence et l'oralité de ses chroniques, par la générosité dont elles témoignaient, ce besoin de réagir à l'actualité et de partager dans l'immédiat. Je voulais faire entendre ces textes, mais surtout parvenir à en faire du théâtre. Pour rompre avec tout ce qui pourrait évoquer la lecture publique, j'ai fait appel à un comédien dont la présence physique n'est plus à démontrer, mais j'ai surtout procédé à un montage soigné. J'ai osé ne retenir que des extraits, que des fragments de chroniques, pour composer ce que je considère être le portrait d'un chroniqueur.»

Un esprit libre

Si l'individu est indissociable de l'œuvre — Gaétan Nadeau joue indéniablement Vialatte —, le metteur en scène tient à préciser que le spectacle n'est pas à proprement parler biographique. «*On ne cherche pas à reconstituer la vie de l'auteur, mais on s'imprègne de sa posture d'homme de lettres et de son esprit libre pour donner forme à la représentation.*» Ainsi, le solo sera non seulement un subtil assemblage de chroniques, mais aussi de savoureux échanges épistolaires entre l'écrivain et son amie Ferny Besson, de dessins, Vialatte étant dessinateur à ses heures, et même de bulletins météo. On entendra aussi la voix d'une animatrice de radio d'ici et maintenant, une femme d'un optimisme à toute épreuve qui accuse le personnage d'être conservateur et même réactionnaire. Ce que cela inspire à l'écrivain mérite d'être cité: «*En un mot, [l'homme] naît libre, égal et fraternel. Tant qu'il conquiert, ce n'est pas trop inquiétant; quand il "libère", ça devient plus grave; quand*

il déclare la paix au monde, c'est le moment de prendre le maquis. S'il parle de "vertu", gare à la guillotine; s'il parle de "liberté", gare à la prison. Ses frivolités sont sanglantes; il est plus tragique que sérieux.»

Vialatte observe avec lucidité, mais sans condamner, il fait preuve de curiosité, mais aussi d'une bonne dose de dérision envers les avancées médiatiques et technologiques de la fin du XX^e siècle. Il pointe les reculs dans l'usage de la langue et n'hésite pas à trouver plus de signification dans les mœurs des animaux que dans celles de ses contemporains. On a parfois le sentiment d'avoir à faire à une forme supérieure de stand-up, un humour noir, critique, engagé, un peu comme celui que pratiquait Pierre Desproges. «*Vialatte fait preuve de bienveillance envers la race humaine*, explique Papapietro. *S'il est conservateur, c'est dans le sens où il pense qu'il faut préserver ce qui fait le plaisir d'exister. Il a été durant toute son existence partagé entre une grande joie de vivre et une terrible mélancolie. C'est à mon avis précisément de là que jaillit son humour inimitable.*»

Collaborateur
Le Devoir

ET C'EST AINSI
QU'ALLAH EST GRAND!

Texte: Alexandre Vialatte. Mise en scène: Jean-Marie Papapietro. Une production du Théâtre de Fortune présentée au théâtre Prospero du 6 au 24 novembre.

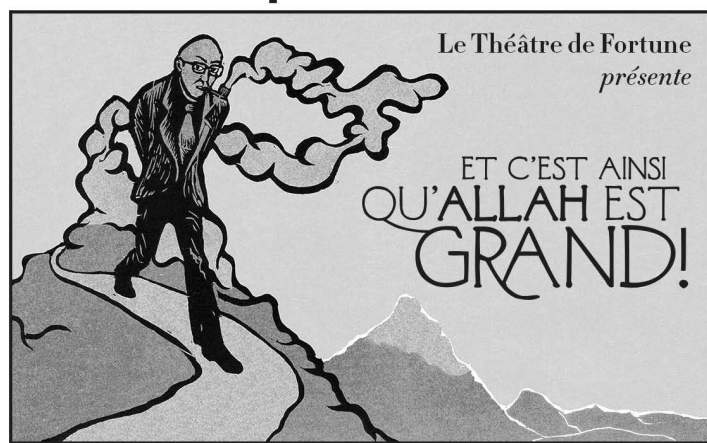


«Vialatte fait preuve de bienveillance envers la race humaine», souligne en entrevue au *Devoir*, Jean-Marie Papapietro, directeur du Théâtre de Fortune.

ANNE PLAMONDON
LES MÊMES YEUX
QUE TOI
7, 8, 9 NOVEMBRE / 20 H

FORTIER DANSE-CRÉATION
VERTIGES
14, 15, 16 NOVEMBRE / 20 H

du 6 au 24 novembre 2012



Dessin de Gabriel Papapietro

Fantaisie drolatique sur des textes
d'Alexandre Vialatte

Éditions Robert Laffont

«*Quand je vais mal, vraiment très mal, il n'est qu'un seul écrivain qui puisse quelque chose pour moi: c'est Vialatte.*»

—Amélie Nothomb—

avec
Gaétan Nadeau

et la collaboration de Dominique Quesnel

mise en scène

Jean-Marie Papapietro



THÉÂTRE
PROSPERO

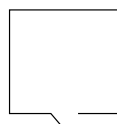
1371, RUE ONTARIO EST
BILLETTERIE 514 526.6582
RÉSEAU ADMISSION 1855 790.1245
THEATREPROSPERO.COM

Théâtre de Fortune
www.theatredefortune.com



CRÉATION | ANNE PLAMONDON ET MARIE BRASSARD
CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE | ANNE PLAMONDON
DRAMATURGIE ET MISE EN SCÈNE | MARIE BRASSARD
LUMIÈRE ET DIRECTION TECHNIQUE | YAN LEE CHAN
MUSIQUE | NJO KONG KIE
COSTUMES | JULIE CHARLAND
CONSULTANTE À LA SCÉNÉGRAPHIE | ANICK LABISSONNIÈRE

CHORÉGRAPHE | PAUL-ANDRÉ FORTIER
INTERPRÈTES | PAUL-ANDRÉ FORTIER (DANSE)
ET MALCOLM GOLDSTEIN (VIOLON)
ASSISTANTE DU CHORÉGRAPHE ET RÉPÉTITRICE | GINELLE CHAGNON
CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES
ET DE L'INSTALLATION LUMIÈRE | JOHN MUNRO
MUSIQUE | MALCOLM GOLDSTEIN
COSTUMES | DENIS LAVOIE



AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

PHOTO | MICHAEL SLOBODIAN

PHOTO | GINELLE CHAGNON

CULTURE › MUSIQUE



SOURCE FESTIVAL DU MONDE ARABE
Hamdi Benani est un grand ambassadeur du malouf d'Annaba.

13^e FESTIVAL DU MONDE ARABE

Hamdi Benani, l'ange blanc chanteur de paix

YVES BERNARD

On appelle Hamdi Benani «l'ange blanc» à cause de la couleur de son violon, mais on pourrait aussi attribuer son surnom à la pureté de sa voix ou à son pacifisme. Il est l'un des plus grands ambassadeurs du malouf d'Annaba, sa ville natale de l'est de l'Algérie. Grand porteur d'une musique

savante transmise par tradition orale, il propose une forte signature et sa façon bien à lui de modifier certains codes traditionnels. Il s'amène au Corona dimanche soir.

Introduction très sommaire: le malouf est la musique arabo-andalouse de la Tunisie et de l'est de l'Algérie: un grand genre qui offre une synthèse entre diffé-

rentes traditions maghrébines et des influences orientales et andalouses; une musique qui est née des migrations des Arabes après la reconquête de l'Espagne par les chrétiens et la chute de Grenade, en 1492. «*Chez nous, la musique andalouse englobe trois styles, ceux de l'Ouest, du Centre et de l'Est. Ce dernier s'appelle le malouf algérien et il est très*

proche de celui que l'on retrouve en Tunisie. Je me suis spécialisé dans ce style. Il est plus vivant que les autres styles arabo-andalous de l'Algérie», explique Hamdi Benani.

Lorsqu'il se livre à des interprétations fidèles à la formule traditionnelle, Hamdi Benani obéit à des règles précises, en commençant par une introduction sans paroles suivie d'un prélude et de l'exposition d'instruments comme l'oud ou le violon. Il lance alors la mélodie, qui devient de plus en plus puissante au fur et à mesure que le rythme s'accélère par phases et que l'intensité de l'extase, nommée tarab, augmente. Les finales peuvent parfois provoquer jusqu'à la transe. «*Vous allez voir, à Montréal: quand je vais commencer à jouer le dernier mouvement d'une chanson, certains vont s'éclater et il y en a qui vont tomber*, prédit le grand chanteur violoniste. *On guérit des gens avec cette musique.*»

Dimanche soir, Hamdi Benani se présentera en formation de base avec violon, percussions, flûte, guitare et mandole. Il chantera l'amour courtois et les poésies de la nature, invoquera quelques saints et adaptera quelque peu la forme traditionnelle en réduisant ses suites de pièces nommées noubas à seulement une vingtaine de minutes. Il reprendra aussi, en arabe, des intonations du flamenco. Il dit avoir introduit le genre dans le malouf.

Quel regard pose-t-il sur le 50^e anniversaire de l'indépendance de l'Algérie? «*Oh, vous savez. Moi, on m'appelle Hamdi Benani le chanteur de la paix. J'ai toujours œuvré dans ce sens et j'ai même créé la pièce On est resté des amis, qui parle d'indépendance et de réconciliation en français et en arabe. C'est une bonne période pour la paix. Nous, les Algériens, on voudrait, non pas oublier, mais tourner la page; ne pas la déchirer, mais regarder l'avenir en face et montrer ce beau pays qu'on appelait jadis la Californie du monde arabe.*»

Collaborateur
Le Devoir

**HAMDI BENANI,
LE MAÎTRE DU MALOUF**
Au théâtre Corona,
dimanche 4 novembre à 20 h
festivalarabe.com

D Écouter aussi La pièce **Lakaitouha**, qui témoigne de la finesse du travail de Benani. ledevoir.com/culture/musique

LES
**Coups
DE
Théâtre**

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DES ARTS
JEUNE PUBLIC

14 ~~~~~ 25
NOVEMBRE 2012

coupsdetheatre.com



billetterie

Articulée

514 844-2172

1 866 844-2172

16 PRODUCTIONS INÉDITES
POUR TOUTE LA FAMILLE, DONT...

5+



PREMIÈRE MONDIALE

DUBÉ DU BOUT DU BIC

MUSIQUE

THÉÂTRE BOUCHES DÉCOUSUES **FR** QUÉBEC

Le Bic en chansons et en musique

16, 17, 18 novembre | Théâtre rouge

6+



PREMIÈRE MONDIALE

**LE PLUS COURT CHEMIN ENTRE
L'ÉCOLE ET LA MAISON**

THÉÂTRE

MATHIEU, FRANÇOIS ET LES AUTRES **FR** QUÉBEC

À la rencontre d'une « vieille petite fille »

un peu sorcière, allergique à l'enfance.

19, 20 novembre | Théâtre rouge

9+



PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINNE

LA SCAPHANDRIÈRE

THÉÂTRE DE RÉCIT ET IMAGES

THÉÂTRE DU PHARE **FR** FRANCE

À la recherche de la perle rouge, entre rêve et réalité

17, 18, 19 novembre | Théâtre Outremont

9+



PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINNE

OH BOY!

THÉÂTRE

THÉÂTRE DU PHARE **FR** FRANCE

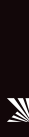
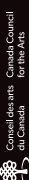
L'histoire simple et bouleversante de Barthélémy, orphelin

14, 15 novembre | Usine C

DESIGN GRAPHIQUE: L'AMAZELLE & CO.



LE DEVOIR



Aide aux devoirs
gratuite
partout au Québec!

primaire
ET
secondaire

514 527-3726
1 888 776-4455
www.alloprof.qc.ca



CULTURE › MUSIQUE

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

Enfants de Gillian et de Johnny

Éric Goulet propose une jolie carte « jeunesse country » ce samedi au Lion d'Or

SYLVAIN CORMIER

Au dernier Open Country du Verre Bouteille, ça m'a frappé avec la vélocité d'une cravache sur un flanc d'étalon lancé au grand galop sur le Plateau (j'exagère un peu). Les deux cow-girls à l'affiche du mensuel jamboree des Mountain Daisies ce soir-là, Anique Granger et Mara Tremblay, avaient choisi l'une et l'autre de chanter au moins une chanson de Gillian Welch. Comme si ça allait de soi. Ou plutôt, fallait-il comprendre : parce que ça va de soi ! Ça aurait pu être de l'Emmylou Harris, du Gram Parsons, du Neil Young acoustique. Ou carrément du Hank Williams ou du Johnny Cash. Ou tout autant du Marcel Martel ou du Paul Daraïche. S'est constitué en quelques années, force est de le constater, un solide corpus country-folk dans la famille des musiciens d'ici.

Éric Goulet s'en réjouit : le country, il est tombé dedans tout papoose. Ce dont témoigne son premier album solo en 25 ans de musique avec Possession simple, Les Chiens et autres Ringos, un volume 1 résolu et joyeux western. « J'attribue ça au fait que le country a fini par sortir de l'enclos où pas mal de gens l'imaginaient encore enfermé : ça com-

mené selon moi avec les derniers enregistrements de Johnny Cash. »

Rappel : à partir de 1994 et jusqu'à sa mort en 2003, une demi-douzaine de disques très crus et dépouillés, réalisés par Rick Rubin à l'enseigne d'American Recordings, ont révélé l'homme en noir à toute une génération, avec des reprises de titres contemporains transfigurés. « Depuis ces albums-là, c'est devenu cool d'être fan de Johnny Cash et du country. C'était country, mais alternatif en même temps, indépendant et authentique. La vraie affaire pas formatée. Ça fait des petits. »

À tel point qu'aujourd'hui, en plus des rendez-vous de l'Open Country et des mythiques lundis hillbilly du Wheel Club (dans l'arrondissement de Notre-Dame-de-Grâce), c'est le continent chanson qui est traversé par ce qu'Éric appelle « les chansons à trois accords qui en disent long ».

Quand on se promène dans la vaste prairie de la programmation du Coup de cœur francophone actuellement en cours, ce n'est peut-être pas la contrée country, mais ça broute. Hay Babies, Canailles, Madame Moustache, Dany Placard, Jolie Jumper, La Loi des cactus, sans oublier Richard « guétard » Desjardins, y



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Tu ne peux plus nier la présence du country dans le paysage, comme musique et comme attitude. Ça a pénétré toutes les couches », dit Éric Goulet.

a qu'à se pencher dans le pâturage. « Tu ne peux plus nier la présence du country dans le paysage, comme musique et comme attitude. Ça a pénétré toutes les couches. On a fini par comprendre qu'on a besoin dans la vie d'une forme d'expression pas alambiquée, qui

met le mot "peine" quand il y a de la peine et le mot "bonheur" quand il y a du bonheur. »

Steve Marcoux, le coordonnateur de la programmation, a tout naturellement confié à Éric Goulet la composition d'une affiche country « jeune », formule pas très éloignée de

l'Open Country : un groupe maison, des invités, des lectures country, du matériel de chacun. De fait, Les Chevals de feu d'Éric et les Mountain Daisies sont « très incestueusement parents ». À Éric de présenter sa carte : « Francis Faubert a fait son premier disque

avec [Dany] Placard. Dans son style à lui, le country a aidé à donner une direction. Une approche d'écriture. Chantal Archambault, elle vient de l'Abitibi ; le country est à la base de sa culture. Elle aussi a travaillé avec Placard. Sylvia Beaudry, elle, est dans la famille Nomade [à l'instar d'Éric, d'Isabeau et les Chercheurs d'or, de Tire le coyote]. Son premier album vient de sortir. Et puis il y a Dylan Perron, de l'Abitibi aussi, un virtuose absolu du banjo, de la mandoline, un gars de bluegrass. Du beau monde. »

« Au fond, c'est mon show avec Les Chevals de feu et eux autres en plus, pour le plaisir. Élément capital, le plaisir. C'est l'aspect grégaire et convivial du country qui rend tout possible. Le country n'est rien d'autre que de la chaleur humaine concentrée : que tu chantes tes malheurs ou tes joies, aussi bien les chanter ensemble. »

Le Devoir

JEUNESSE COUNTRY

Au Lion d'Or ce samedi à 20h30

Découter aussi : Un aperçu de cette jeunesse country avec *Dernière ride*, de Sylvia Beaudry. ledevoir.com/culture/musique



VALÉRIE JODOIN KEATON

Son dernier album, Jorane l'a voulu « lumineux et confortable ».

La lumière en dépit des remous

Jorane s'accorde le droit de savourer la vie avec *L'instant aimé*

YVES BERNARD

C'est un disque de chansons de lumière avec des pièces instrumentales qui respirent les grands espaces et quelques relectures arrangées à la Jorane. Avec *L'instant aimé*, son dixième disque, elle s'accorde le droit de savourer la vie et de tisser une musique accessible. La voix demeure aérienne, la musique réserve encore ses parfums de mystère, mais le résultat révèle plus que jamais un équilibre entre l'interprète et la musicienne. Mardi soir prochain, la chanteuse violoncelliste offre le spectacle de lancement au centre Phi.

« L'instant aimé reflète bien cet instant qui se veut lumineux et confortable. C'est l'angle avec lequel l'album est abordé, raconte Jorane avec sa fougue habituelle. Ça a quelque chose de l'instantané, du moment présent, de la photo polaroid. Ça parle beaucoup d'amour et c'est souriant. C'est aussi la première fois que je fais un album avec une telle prise au sol. Ce n'est pas quelque chose d'éthéré. »

Dès la pièce *Bouquet au cœur*, qui ouvre l'al-

bum, l'artiste donne le ton : « Nous sommes liés. Aux remous de ce monde. Savourer passion. Cultiver ses fruits. Savourer la vie », chante-t-elle en montant dans les hauteurs, tout en délicatesse, sur une musique intemporelle et sans lieux fixes. Une clarinette double parfois la voix, alors qu'un marimba ponctue l'atmosphère. On entendra l'instrument tout au long du parcours. Jorane l'a choisi pour la couleur de son timbre. « Je ne voulais pas que ce soit juste une surprise. Il teinte l'album du début à la fin, tout comme la guitare classique, la contrebasse, les percussions et le violoncelle. Ces instruments sont très ronds et chaleureux. »

Cinq pièces sont cocritées avec Reggie Brassard, un complice retrouvé de la première heure, qui fait jaillir sa brillance dans les textes. Il y a aussi *J'ai demandé à la lune*, d'Indochine, avec le violoncelle et le piano qui pénètrent la tristesse, ou cette version de *J'ai rencontré l'homme de ma vie* que Jorane interprète plus doucement que l'originale. Quelques moments du disque sont arythmiques et plus « free », alors que d'autres font plonger vers des climats plus cinématographiques. Les habillages sont souvent somptueux

et des ambiances d'étrangeté se cachent parfois sous les effets plus célestes. *Ma chambre sautille davantage* et *Mille miroirs*, qui clôt l'album, sont un clin d'œil à la ballade rétro, « la boule miroir qui tourne à la fin d'un film comme un générique rempli d'amour », dit Jorane.

Elle a coréalisé l'album avec Jean Massicotte, aussi connu dans les mondes de Lhasa, de Patrick Watson ou de Pierre Lapointe. Elle parle de la fusion des deux approches : « C'est quelqu'un de très intuitif et de très créatif. Avec lui, un thème dans une musique est suffisant en lui-même, alors que moi, je suis du genre à mettre plusieurs contre-chants, donc un thème, puis deux, puis trois, en même temps. En dépit de ce clash des idées, on se rejoignait tellement qu'à certains moments, on faisait tout à l'unisson ». *L'instant aimé...*

Collaborateur

Le Devoir

Découter aussi : La pièce *Bouquet de cœur*. ledevoir.com/culture/musique

FORFAIT 15^e ANNIVERSAIRE

NOUVEAU

3 SPECTACLES DIFFÉRENTS À 15 % DE RÉDUCTION. QUANTITÉS LIMITÉES.

15^e

Saison 2012
2013

DANSE
DANSE

HOFESH SHECHTER
COMPANY

POLITICAL MOTHER
Hofesh Shechter

1. 2. 3 NOV. ■ Théâtre Maisonneuve

en coprésentation avec



Place des Arts



FRÉDÉRIC GRAVEL / GROUPED'ARTGRAVELARTGROUP
■ USUALLY BEAUTY FAILS ■ Frédéric Gravel
7. 8. 9. 10. 14. 15. 16. 17 NOV. ■ Cinquième Salle

JOSÉ NAVAS / COMPAGNIE FLAK

■ DIPTYCH ■ José Navas

13. 14 NOV. ■ Théâtre Maisonneuve



ASZURE BARTON & ARTISTS

PROGRAMME DOUBLE

■ BUSK + AWÁÁ

Azure Barton

16. 17 NOV.

■ Théâtre Maisonneuve



Billetterie de la Place des Arts

dansedanse.net



laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CULTURE › MUSIQUE CLASSIQUE

À la rencontre d'Albéric Magnard

L'Orchestre symphonique de Montréal se frotte pour la première fois à l'œuvre du « Bruckner français »

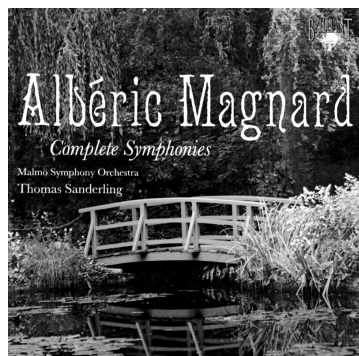
CHRISTOPHE HUSS

Mercredi et vendredi prochains, Stéphane Laforest, à la tête de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM), dirigera la 4^e Symphonie d'Albéric Magnard, compositeur français mort dans les premiers jours de la guerre de 1914-1918. Ce sera la première fois que l'orchestre abordera sa musique.

Les mélomanes férus d'enregistrements ont fait la connaissance d'Albéric Magnard (1865-1914) grâce à Ernest Ansermet, qui avait choisi d'enregistrer la 3^e Symphonie dans sa vaste exploration du répertoire français pour Decca. C'est à Michel Plasson, qui prolongea ce travail pour l'éditeur La Voix de son maître-EMI, que l'on doit la découverte des quatre symphonies du compositeur que le surnom de « Bruckner français » a davantage desservi que promu dans un pays réputé pour sa détestation de Bruckner!

Charles Dutoit ayant fait l'impasse sur Magnard, l'intégrale symphonique de Michel Plasson a été concurrencée par deux chefs: Jean-Yves Ossoinche chez Hyperion et, surtout, Thomas Sanderling chez BIS, qui a livré l'intégrale la plus spectaculaire, la plus élogieuse et la mieux enregistrée. Ces enregistrements ont été repris sous licence par Brilliant Classics.

Michel Plasson, lui, est allé encore plus loin en ressuscitant *Guercœur*, opéra sauvé des flammes et reconstitué par Guy Ropartz 15 ans après la mort du compositeur. Cet en-



registrement sera réédité dans quelques jours, le 13 novembre, au sein d'un coffret EMI intitulé *Michel Plasson et l'opéra français*.

Un destin

Pour ceux qui ont une connaissance livresque de la musique, c'est la vie, ou plutôt la mort, d'Albéric Magnard qui attire tout d'abord l'attention. Albéric, fils de Francis Magnard, ancien rédacteur en chef du *Figaro*, demeure à Baron sur Oise, centre des hostilités de la Grande Guerre, un mois après son déclenchement.

En ce 3 septembre 1914, Magnard a envoyé sa famille en sécurité, mais tient à protéger son manoir: « Ici, il y a six balles: cinq pour les Allemands, une pour moi », disait-il la veille en montrant son pistolet. La guerre aura raison de son courage un peu fou. Les soldats allemands le tuèrent et incendièrent la maison. Son opéra *Yo-lande* sera détruit en totalité et de deux des trois actes de *Guercœur* ne subsisteront que des réductions pour piano.

Magnard, qui a démissionné de l'armée au moment de l'affaire Dreyfus, qu'il a soutenu en écrivant un *Hymne à la li-*

berté, est mort comme il a vécu: seul contre tous, en défendant un idéal, à en juger par ces paroles prémonitoires: « Le triomphe de certaines idées vaut bien la suppression de notre tranquillité et même de notre vie. »

Joint par *Le Devoir*, Thomas Sanderling, son plus grand interprète, juge que « la disparition, à 49 ans, de Magnard est une grande perte pour la musique, car il était loin d'avoir tout donné ». Il est pourtant difficile de savoir dans quelle direction il serait allé. Celle d'un Scriabine à la française, tel que peut le laisser supposer la 4^e Symphonie?

La disparition de Magnard est d'autant plus douloureuse qu'une sorte de climat de dépression s'est ensuite installé en France, immédiatement après la Grande Guerre, dans les œuvres de certains compositeurs tels Albert Roussel ou Lucien Durosoir. La 2^e Symphonie de Roussel est à mon sens un immense chef-d'œuvre méconnu, très emblématique de cet état d'esprit musical dans lequel Magnard aurait pu merveilleusement se couler.

« La Grande Guerre fut perçue comme un désastre d'une ampleur sans équivalent de part et d'autre. Ce que la musique française dont vous parlez reflète, la littérature allemande — Stefan Zweig, Thomas Mann — l'illustre parfaitement », résume Thomas Sanderling.

Solitaire

Thomas Sanderling considère les 3^e et 4^e Symphonies comme de « grandes œuvres ». « Il s'agit de compositions qui révèlent des racines, mais ne se rattachent à aucun héritage. La 1^{re} Symphonie est éclectique, la Seconde est française; mais la Troisième, c'est du Magnard, comme la Quatrième. » Sanderling voit plus de joie de vivre dans la 3^e Symphonie et qualifie de « dramatique et symboliste » la 4^e Symphonie (1911-1913), qui cache un mal de vivre sous son optimisme de façade: « L'optimisme de la 4^e Symphonie est répugnant, car aucune œuvre ne m'a donné autant de mal et n'a été conçue dans un marasme plus complet », disait le compositeur.

Pour Thomas Sanderling,



SOURCE OSM

C'est sous la baguette du Montréalais Stéphane Laforest que l'OSM abordera la musique d'Albéric Magnard pour la première fois.

« dans une forme traditionnelle en quatre mouvements, sur le modèle germanique, c'est une musique ni vraiment française ni allemande. On a l'impression d'avoir un Allemand qui s'exprime en français. Et ce point-là est encore plus marqué dans la 3^e Symphonie. » Cette caractéristique, appliquée à un style

évidemment différent, rapproche Magnard de Théodore Gouvy (1819-1898), dont l'éditeur CPO est en train de nous révéler les captivantes symphonies « franco-allemandes ».

Après la publication de l'intégrale Plasson, on pensait bien que le temps de Magnard était venu. Mais ce n'est pas (encore) le cas. « Aucune institution n'a proposé ou accepté que je dirige la 4^e Symphonie en concert! », révèle Thomas Sanderling, ce qui ne l'empêche pas de considérer Magnard comme « un

grand méconnu, au même titre que Franz Schreker et Franz Schmidt. »

Le Devoir

MAGNARD À L'OSM

Symphonie n° 4, sous la direction de Stéphane Laforest. Mercredi 7 novembre à 20 h, vendredi 9 novembre à 10 h 30. En première partie: le Concerto pour violoncelle de Dvořák avec Alisa Weilerstein (mercredi) et le Concerto pour violon de Sibelius avec Hyeyoon Park (vendredi). Rens.: 514 842-9951.

CONSTANTINOPLE ÉCLATS

Nouvelle création avec
Fariba Davoodi, chant
Pooria Poornazeri, tambour
Kiya Tabassian, setar, chant
Pierre-Yves Martel, viole de gambe
Amir Amiri, santour
Ziya Tabassian, tombak percussion

Une culture persane millénaire,
parée de ses atours contemporains,
vibrante et affranchie.

20^h
**VENDREDI
9 NOVEMBRE 2012**

SALLE BOURGIE
Musée des beaux-arts de Montréal
1339, rue Sherbrooke Ouest • M^o Guy-Concordia ou Peel

BILLETTERIE: 514.285.2000 (#4) 35\$ régulier
www.mbam.qc.ca/la-musique 18,75\$ 30 ans et moins

INFOS SUR LA SAISON 2012-2013 CONSTANTINOPLE.CA

TANGENTE

Laboratoire de mouvements contemporains
SAISON DE DANSE CONTEMPORAINE 2012-2013



8, 9, 10 NOVEMBRE 19 H 30
11 NOVEMBRE 16 H

monumental
billetterie centrale
514-871-2224
Régulier 20\$ // Étudiant 16\$

FENTE-TOI!
ISABELLE BOULANGER
(LA GRANDE FENTE)

DANS LE CERCLE
SARAH-ÈVE GRANT
En co-création avec Florence Blain, Jean-François Blouin

tangente.qc.ca

tangente

Fente-toi! © Marc-André Dumais

**LES ENFANTS!
RÉVEILLEZ VOS PARENTS DIMANCHE!**

POA JUNIOR
SAISON
2012 • 2013

**4 NOVEMBRE
11H
ALI AU PAYS
D'ALICE**

CONTE ET MUSIQUE
UN ÉTRANGE ÉTRANGER...
ET ALICE SANS MALICE...

CINQUIÈME SALLE
5 À 9 ANS

**11 NOVEMBRE
11H
ANNABELLE
SUIT SA VOIX**

SONS ET BRIOCHES*
LA PLUS GRANDE CHANTEUSE
DU MONDE ENTIER !!!

PIANO NOBILE
3 ANS +

686-Québec LE DEVOIR

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

* DÈS 10 H 20 : ACCUEIL DES SPECTATEURS.
BRIOCHES, CAFÉS ET JUS SERONT SERVIS
AVANT LA REPRÉSENTATION.

Présenté grâce à l'appui financier
de la Fondation de la Place des Arts.

USINE C
présente

TROIS ROMANCES

de NICOLAS CANTIN

BELLE MANIÈRE → 2, 3 ET 6 NOV
MYGALE → 8, 9 ET 10 NOV
LA TRILOGIE → 11 NOV

« On prend plaisir à se perdre dans cet univers étrange et dépouillé. [...] C'est un théâtre du presque rien, très fin, intelligemment mené et joué. Une découverte. »

- Le Devoir



USINE C/1345, AVENUE LALONDE
BILLETTERIE 514 521-4493/USINE-C.COM

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

QUEBECOR

Hydro Québec

Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

VIDEOTRON

CULTURE › MÉDIAS

L'écran du pouvoir

L'image des élus dans le miroir des séries américaines à l'heure de la présidentielle

STÉPHANE
BAILLARGEON

Dans le vrai de vrai monde, les Américains élisent leur président mardi. Dans le faux, enfin l'autre, là, le monde irréel et fictionnel des écrans, il y a longtemps que les jeux sont faits.

Le verdict imparable, cruel, assassin même, pointe vers un désordre généralisé, un sentiment d'impuissance et d'inutilité, du cynisme à revendre aussi, évidemment. L'Amérique s'enfoncé dans son *burn-out*, avec des crapules et des coquins dans tous les recoins. Au mieux, il ne reste plus que le rire, cette politesse du désespoir, pour répondre à la décadence quotidienne.

Les écrans américains entretiennent depuis longtemps une relation passionnelle avec le président de la république, jusqu'à en faire un personnage à part entière de la mythologie hollywoodienne, mais aussi un héros singulier des fictions télévisuelles. Seulement, la tendance a gonflé au cours des dernières années, jusqu'à transformer le sujet politique en un genre en soi, multiforme, complexe, oscillant de l'utopie à la comédie, de la docufiction aux coulisses du pouvoir.

Les écrans politiques servent à toutes les projections. Dans *Nixon* (1995), le président prend des airs machiavéliques. Dans *Gabriel au-dessus de la Maison-Blanche* (1993), il incarne une figure quasi christique, un homme politique médiocre transformé par un accident providentiel. Dans *Dr. Folamour* (1964), «une comédie militaire et satirique», le surpuissant président se révèle aussi dangereux qu'incompétent. Des productions récentes (dont le *JFK* d'Oliver Stone en 1991) ont relayé les théories du complot.

Dans la série télé *24 heures chrono*, les occupants de la Maison-Blanche sont tour à tour héros ou salauds. Un des présidents de cette production d'espionnage a même précédé la nomination d'un Noir aux plus hautes fonctions. *The West Wing*, un sommet de politique-fiction, a tenu huit brillantes saisons, deux mandats, pour décortiquer finement les rouages du pouvoir à Washington.

Les vice-présidents sont moins présents sur les écrans. Dans *Un crime dans la tête* (2004), un remake d'un film de John Frankenheimer des années 1960, un faux héros de guerre réussit à se hisser jusqu'à cette fonction. De même, la série *Homeland*, primée aux derniers galas des Grammys, met en scène un

vice-président filou, qui a caché le bombardement d'une école en Irak.

Vive Veep!

Puis il y a *Veep*, nouvelle série de HBO, diffusée ici cet été par Super Écran qui la reprendra en rafales en janvier. Elle est aussi disponible en DVD et téléchargeable. Le mot «veep» dérive de v.-p., l'abréviation pour vice-président. En l'occurrence, la sénatrice Selina Meyer, comète fulgurante de son parti, se retrouve propulsée sur le ticket gagnant jusqu'à ce poste de numéro 2 des États-Unis d'Amérique. Il ne s'agit pas d'une ixième parodie de Sarah Palin, vraie de vraie candidate à la vice-présidence dé faite en 2008 que le film *Game Change*, une autre production de HBO, a résolument déboulonnée cette année.

Julia Louis-Dreyfus, ex-Helen de *Seinfeld*, incarne plutôt une femme intelligente et assez douée, placée malgré elle dans une position impossible qui multiplie les situations absurdes. *Veep*, c'est l'anti-*Borgen*. Dans l'excellente série danoise, une femme devient première ministre, sacrifie sa famille, mais change le monde, enfin son coin du monde, parce qu'il en a besoin.

La vice-présidente «gaffeuse en série» de *Veep* ne manque pourtant ni d'idées généreuses ni de bonnes intentions. Dès le premier épisode, elle tente d'imposer l'usage d'une vaisselle jetable recyclable dans les cafétérias de Washington, mais une de ses remarques braque le lobby du pétrole et du plastique. Au second passage, elle se retrouve momentanément à la tête des armées du pays comme commandante en chef pendant qu'on l'attend à une dégustation de yogourt. Au dernier épisode, elle veut appuyer un aspirant gouverneur qui refuse puis accepte son appui au gré des sondages.

Une cohorte d'adjoints caricaturaux et pyromanes entoure M^{me} Meyer. Un larbin physionomiste sert uniquement à la renseigner sur les innombrables personnalités qu'elle rencontre: un tel a une moustache brillante qu'il ne faut pas fixer, un autre a une fille de six ans qui rentre à l'école, etc. Quand l'équipée se déplace, d'un cocktail inutile à un meeting stérile, c'est toujours en une longue file de voitures de fonction, toutes sirènes hurlantes. Quand la vice-présidente rentre au bureau, elle demande inmanquablement à sa secrétaire: «Le président a-t-il téléphoné?» Il n'appelle jamais, comme Godot ne se pointe pas.

Cette habitude à foncer dans



Dans *Veep*, Julia Louis-Dreyfus, ex-Helen de *Seinfeld*, incarne une vice-présidente intelligente et assez douée, placée malgré elle dans une position impossible qui multiplie les situations absurdes.

le tas en rigolant vient en fait des Britanniques. D'ailleurs, *Veep* transpose la série anglaise *The Thick of It*. Des comédiens exceptionnels portent les personnages bouffons de la nouvelle mouture, à commencer par Julia Louis-Dreyfus qui a d'ailleurs remporté des prix pour ses prestations. Le langage corporel amplifie les ef-

fets dans ce milieu suractif où tout le monde marche, court et consulte son téléphone en même temps. Et puis, ça jure dur tout le temps.

La politique du spectacle

Veep a été assez sévèrement reçue par certains critiques d'ici, par exemple à l'émission *C'est juste de la TV*. Tant pis

pour eux. Franchement, surtout en anglais, il y a là quelque chose de rare, à la fois très drôle et profondément critique. *Veep* colle à l'époque cynique et désabusée. Mieux, cette comédie noire montre le pire et le meilleur du pays-continent voisin, c'est-à-dire la déchéance des institutions démocratiques et

en même temps la capacité d'en rire intelligemment.

West Wing idéalisait les années Clinton. *24* concentrait la dystopie bushienne, avec dérive morale et paranoïa à tous les étages. *Veep* incarne déjà très bien la désillusion fatiguée des années Obama, une ère d'authenticité formatée, d'agitation factice et de simulateur autosuffisant, la politique du spectacle, quoi, sur fond de corruption généralisée et de mensonges assumés.

Il n'y a pas que Washington et le pouvoir suprême. La télé américaine donne aussi de belles et bonnes leçons à la nôtre quand vient le temps de fictionnaliser les autres ordres de gouvernement. Les réseaux exploitent particulièrement bien l'univers étrié des administrations municipales, avec corruption et magouille à tous les étages. *Boss*, installée à Chicago, utilise abondamment la métaphore de la maladie et de la mort. *Boardwalk Empire* ne traite que de ça, sur fond de Prohibition. *The Wire*, fabuleuse série campée dans le Baltimore de la dernière décennie, a traité du trafic de drogue, de la prostitution, de l'immobilier et des dérives de la presse.

On attend donc toujours la grande série politique québécoise de notre temps. Il y a bien eu *Péruce Cité*, un dessin animé franchement très amusant mais trop inoffensif. *Duplessis*, de Denys Arcan, la plus grande production politique de la télé québécoise, date de 35 ans. Les dernières productions portraiturent Montréal en Gotham du Nord remontent aux années 1990 (*Montréal P.Q.*, *Montréal, ville ouverte*). Comme on semble revenu au temps où Pax Plante écrivait *Lutte contre la pégre: la farce reconvenue* (1949), ce serait bien que notre télé s'y remette aussi...

Le Devoir

D Voir aussi : Un extrait de la série américaine *Veep*. Il sera repris en rafale à Super Écran en janvier prochain. ledevoir.com/société/médias

Pro Musica fait vivre la musique de chambre dans toute son intimité depuis 64 ans.

Le lundi 5 novembre prochain à 20h,
Le Quatuor Zemlinsky présentera
Haydn, Janáček, Mendelssohn
dans le confort de la
Maison Symphonique.

Pro Musica
La musique dans toute son intimité
www.promusica.ca / 514.845.0532 / concerts@promusica.ca

Une présentation
Hydro Québec

laplacedesarts.com
514.842.2112 / 1.866.842.2112

Canada Québec Montréal **AA1** **Renaud-Bray.com** **Hydro Québec**
admission

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

DU 1^{ER} AU 11 NOVEMBRE 2012
COUPDECOEUR.CA

26^e COUP DE CŒUR FRANCOPHONE à tue-tête!

9 NOV. AU LION D'OR
LES REVENANTS + KEITH KOUNA

9 & 10 NOV. AU THÉÂTRE OUTREMONT
DANSE LHASA DANSE

AVEC BIA, ALEXANDRE DÉSILETS, GENEVIEVE TOUPIN, ALEXANDRA RIBERA, KAREN YOUNG, THOMAS HELLMAN + 12 DANSEURS

EN TOURNÉE AU QUÉBEC DU 16 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE 2012

10 NOV. AU LION D'OR
DOMLEBO

GROS MENÉ LES APPENDICES AMYLIÉ LAWRENCE LEPAGE PATRICE MICHAUD KORIASS SUAREZ (PRIX RAPSAT-LELIEVRE 2012) PYJAMA PARTY DE BIA TRISTAN MALAVOY XAVIER CAFÉINE ET +++

26^e COUP DE CŒUR FRANCOPHONE à tue-tête!

UNE INITIATIVE DE ((SiriusXM))

COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

DU 1^{ER} AU 11 NOVEMBRE 2012
COUPDECOEUR.CA

LE CONSULAT GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC ACCOMPAGNE LA VENUE DES ARTISTES FRANÇAIS AU COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

SOIRÉE BORÉALE
6 NOV. 20H AU CLUB SODA
BRATSCH

7 NOV. 20H À L'ASTRAL
LA GRANDE SOPHIE

8 NOV. 20H30 AU LION D'OR
ALEXIS HK

Liberté • Égalité • Fraternité
REPUBLIQUE FRANÇAISE
Consulat général de France à Québec

sacem
Le monde, tout ça change

CULTURE › DE VISU

Argent (a)doré

Mathieu Beauséjour critique les rêves dorés du capitalisme à la galerie Antoine Ertaskiran

LE SOLEIL INVINCIBLE
Mathieu Beauséjour
Galerie Antoine Ertaskiran,
1892, rue Payette
Jusqu'au 10 novembre

JÉRÔME DELGADO

Des pièces de monnaie, une liasse de billets et une fascination tordue pour les symboles du pouvoir: on ne se trompe pas, la toute jeune galerie Antoine Ertaskiran a succombé, dès sa deuxième exposition, à l'art de Mathieu Beauséjour. Elle présente une demi-douzaine d'œuvres, toutes de 2012, sous l'intitulé *Le soleil invincible*. Le corpus rassemble s'inscrit dans la lignée des projets précédents de l'artiste et en particulier de celui autour du mythe d'Icare, interprété comme «l'incarnation» — ce sont ses mots — des rêves dorés du capitalisme.

Inspiré d'un obscur culte du III^e siècle — le «*Sol invictus*» auquel l'armée romaine croyait fermement —, *Le soleil invincible* est aussi le titre d'une œuvre en néons blancs. Les néons, qui reproduisent ces mots en lettres attachées, trônent seuls au mur du fond de la galerie. Métaphore de l'argent qui brille et qui aveugle celui qui s'en approche. En cet automne de commission Charbonneau, cette image de toute-puissance, et de ses effets pervers, prend un sens bien concret.

La disposition des œuvres dans une exposition de Mathieu Beauséjour relève toujours d'une grande attention. Ce n'est pas par hasard si la première œuvre qui attire les regards est une structure longitudinale, une sorte de vertèbre qui relie plancher et plafond. Intitulée *Topsy-Turvy* (ou «sens dessus dessous»), elle se compose d'une multitude de pièces de monnaie, empilées les unes sur les autres.

À la manière de la colonne de Trajan, monument de l'Empire romain dressé à la mémoire de victoires militaires, la sculpture de Beauséjour célèbre la puissance mo-



Gangstar, 2012, impression au jet d'encre sur papier.

MATHIEU BEAUSÉJOUR

nétaire. Il y a néanmoins un sens dessus dessous à cette histoire, un revers qui s'exprime par l'apparente fragilité de la pile, pas si rectiligne en fin de compte.

Encore une fois, l'éblouissement opère avec Mathieu Beauséjour. Sa signature plurielle — ici, œuvres d'impression ou d'installation, texte, vidéo, performance — est portée par un rendu formel fort, fascinant, et par un propos empreint d'ambivalences, à la fois poétique et politique. Contem-

platifs et critiques, ses projets ne sont jamais anodins.

Étonnant comme il ne semble jamais à court d'idées. L'année 2012, il l'avait commencée par une expo importante, imposante, *Icarus: la chute de l'empire*, présentée au centre Oboro. Cet automne, il a multiplié ses présences, notamment à l'événement Montréal-Brooklyn — il fait partie de la sélection du centre Clark — et à l'Université du Québec à Châteauguay avec un projet solo.

Son association avec la gale-

rie Antoine Ertaskiran s'est d'abord manifestée en juin. L'espace n'était pas encore officiellement inauguré, mais Beauséjour y a tenu un programme de performances le jour du solstice d'été. Parmi les actions exécutées, l'artiste s'est fait tatouer sur le torse un cercle noir, sorte de soleil obscurci, symbole de la mort dans certaines religions.

La trace de cette impression sur le corps est au cœur d'un diptyque vidéo, *Être gouverné*. Filmé en gros plans, le soleil

noir, bien vivant, bouge au rythme des respirations. Il répond au son qui émane de l'autre image, une captation d'un gong qu'on entend inlassablement et qui divulgue à la grandeur de la galerie une atmosphère de sérénité et d'apaisement. Soumis aux règles de la gouvernance, du capital pourrait-on conclure, l'être humain est-il condamné à la résignation? Y compris Mathieu Beauséjour, lui l'artiste qui a souvent prôné la résistance, voire l'anarchie?

Il faudrait être berné pour imaginer Beauséjour baisser les bras. Son travail réside dans la dualité d'univers contradictoires, à l'instar de ce que montrent la vidéo et l'ensemble de l'exposition. Le «soleil» formé par l'assemblage de liasses de dollars états-unien compressés dans la photographie *Gangstar* appelle autant à l'émerveillement qu'au malaise de posséder autant de billets — parlez-en à M. Surprenant.

La série *La bête*, un corpus de six images numériques sur papier marouflé, est sans doute un des ensembles les plus réussis de l'artiste. Chacune de ses images vibre sous de curieux motifs géométriques, éblouissants à la longue. Le procédé de réalisation est similaire à celui utilisé lors de la série *Empire* (2003). Cette fois, Mathieu Beauséjour n'a pas numérisé des billets, mais l'intérieur des enveloppes dans lesquelles arrivent ses factures.

Cette «bête», à laquelle on semble attachés par une liasse, est celle d'un système inaltérable, où l'argent n'est ni en papier ni en métal, même pas en plastique. Les fonds circulent de manière virtuelle. En s'attardant néanmoins à ces enveloppes, Mathieu Beauséjour projette de révéler, en toute subtilité, l'intérieur de cette doctrine financière. Et comme souvent chez lui, ce revers prend une dimension esthétique inattendue. Le salut, ou la dernière poche de résis-

À surveiller

Le lancement de *Chroniques lavalloises*, un recueil autour du volet hors les murs de la galerie Verticale. Ce samedi à la librairie Formats (2, Sainte-Catherine Est), à 14 h.

La table ronde «Montréal/Brooklyn: perspective sur le monde de l'art», à la galerie Les Territoires (372, rue Sainte-Catherine Ouest). Aujourd'hui, à 15 h.

L'exposition *Roland Poulin* à la galerie Battat Contemporain (7245, rue Alexandra). L'artiste, qui se fait rare depuis un certain temps, présente une œuvre *in situ* aux «dimensions spectaculaires». Jusqu'au 22 décembre.

L'installation vidéo *Où ai-je déjà vu cela?* de Parissa Mohit, projetée sur les fenêtres du MAI — Montréal, arts interculturels (3680, rue Jeanne-Mance). Inspirée du cinéma d'animation et de miniatures persanes anciennes, l'œuvre ne sera présentée que pendant une semaine. Vernissage lundi, à 18 h.

tance, résiderait peut-être là, dans l'art.

A notez que cette nouvelle galerie joue aussi, quelque part, les résistants. Son local, aménagé dans un ancien petit bâtiment industriel de Griffintown, se trouve à quelques pas du complexe Arsenal. Sans le *glamour* de celui-ci, ni le ton grandiloquent, Antoine Ertaskiran montre qu'une autre voie pour véhiculer l'art actuel est possible.

Collaborateur
Le Devoir

► Voir aussi › Notre galerie photos sur ledevoir.com/culture/arts-visuels



Les étudiants de MMV vous proposent
LES 4 ÉLÉMENTS
Vous êtes invité au vernissage des
4 ÉLÉMENTS
qui aura lieu
MARDI 6 NOVEMBRE
de 19h à 21h
L'exposition se poursuivra jusqu'au 11 novembre 2012

à la Galerie Kaf-Art

9367 rue Lajeunesse (Métro Sauvé)
www.galeriekafart.com

encan
bénéfice

11 NOVEMBRE
2012 - 14 hSOPHIE FAUCHER
ANIMATRICE

10^e ANNIVERSAIRE
PLUS DE 50 ARTISTES AVEC
GUIDO MOLINARI
RENÉ DEROUIN
MARCEL BARBEAU
KITTIE BRUNEAU
REYNALD CONNOLLY
JACQUES PAYETTE
RICHARD PURDY
ET PLUSIEURS AUTRES...

Au profit de la
FONDATION DU MUSÉE
D'ART CONTEMPORAIN
DES LAURENTIDES museelaurentides.ca - 450 432-7171 poste 7
101, place du Curé-Labelle, Saint-Jérôme

GALERIE
BERNARDEVA LAPKA
EXPRESSIONS

Exposition du 7 nov. au 29 déc. 2012
Vernissage le 7 nov. de 17h à 20h
3926, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

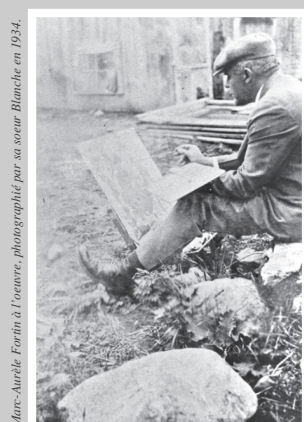


HEPHAÏSTOS
SUZELLE LEVASSEUR

jusqu'au 25 novembre

Galerie d'art d'Outremont
41, avenue Saint-Just
514.495.7419
galeriedartdoutremont.ca
suzellelevasseur.com

Marc-Aurèle Fortin
Paysages modernes
du Québec traditionnel



Jusqu'au 9 décembre 2012

CENTRE D'EXPOSITION
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Pavillon de la Faculté de l'aménagement
2940, ch. de la Côte-Sainte-Catherine, local 0056
© Université-de-Montréal

Ouvert le mardi, mercredi, jeudi et dimanche
De 12 h à 18 h
► ENTRÉE GRATUITE

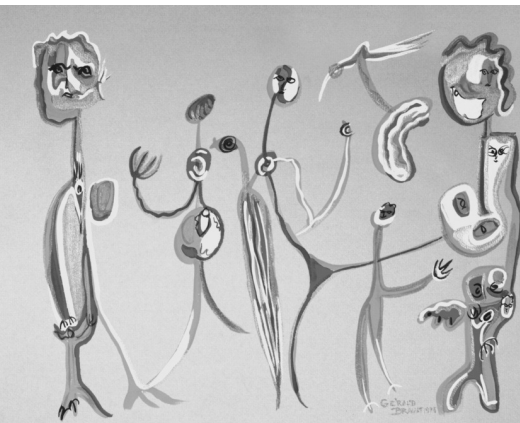
www.expo.umontreal.ca

centre d'exposition

Université
de Montréal

BRAULT
Gérald

DU 4 NOVEMBRE 2012 AU 13 JANVIER 2013



Créateur différent
de pièces uniques

Musée des beaux-arts
de Mont-Saint-Hilaire

Une présentation
Hydro
Québec

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire
www.mbamsh.qc.ca

NICOLAS RUEL

3 - 13 novembre 2012



Central Park (New York, USA), 2010, photographie imprimée sur acier inoxydable, 40" x 60" | 48" x 72", éd. 5 | 1

GALERIE DE BELLEFEUILLE

1367 Avenue Greene, Montréal, Québec H3Z 2A8

Tel: 514.933.4406

www.debellefeuille.com

CULTURE DE VISU



GUY L'HEUREUX

Blue Republic, *Alluvia*, installation, 2012.

Entre dépouillement et foisonnement

Olivia Boudreau s'intéresse à l'intimité tandis que Blue Republic fouille l'excès à la Fonderie Darling

INTÉRIEUR

Olivia Boudreau

ALLUVIA

Blue Republic
Quartier éphémère, Fonderie Darling, 745, rue Ottawa, jusqu'au 2 décembre.

MARIE-ÈVE CHARRON

Bien qu'il y ait fort à parier que ce soit l'exposition d'Olivia Boudreau, réservée à la grande salle, qui attire les visiteurs à la Fonderie Darling, l'autre exposition de la programmation actuelle a de quoi aussi retenir l'attention. L'installation *in situ* du collectif Blue Republic procède d'un assemblage inventif et foisonnant inspiré par les alluvions, formations sédimentaires habituellement retrouvées dans les cours d'eau.

Le collectif basé à Toronto est porté par le duo formé d'Anna Passakas et de Radoslaw Kudlinski, dont le travail a été vu pour les dernières fois à Montréal dans les années 1990. C'est déjà sous la forme d'installations que le collectif se produisait avec un dépouillement qu'il semble cependant avoir depuis définitivement mis de côté. Dès l'entrée, l'installation occupe le sol et s'étend au plafond, contre les murs et dans l'ensemble de la pièce par le truchement de divers matériaux qui élaborent sous nos yeux ce qui semble être une ville, miniature et imaginaire.

Carton, papier, fragments de bois, styromousse, boîtes de conserve et casseroles ont été assemblés pour former des édifices improbables, mais qui ont toutes à voir avec une philosophie des moyens du bord pour qui le potentiel du recyclage et de la transformation est illimité. Suffisamment allusive, la référence à la ville s'esquive d'ailleurs pour plutôt laisser percevoir la structure tel un alambic secrétant un liquide mystérieux. La permutation du sens prêté à l'installation fonctionne aussi pour chacun des éléments la composant; fragment de matériaux ou objets trouvés se voient redéfinis par l'ensemble dans lequel ils sont insérés, qui ne dissimule toutefois pas leur nature première.

Il faut savoir que cette installation met en scène des fragments employés dans d'autres œuvres du collectif, lesquelles

s'avèrent donc éphémères et décomposables. Cette manière de travailler est cohérente avec ce que l'installation semble pointer et critiquer, à savoir la productivité et ses excès, le fonctionnalisme et la manière d'occuper le territoire. Le rafistolage auquel s'adonne le duo rappelle l'ingéniosité des personnes sans moyens qui survivent de peu. Au pied, pour ainsi dire, de la silhouette de gratte-ciel élancés apparaissant sur les murs au moyen d'un tracé très graphique, c'est un bidonville et sa misère qui semblent finalement s'agglutiner.

La femme à la fenêtre

Il faut revenir à Olivia Boudreau, qui occupe la grande salle et dont l'installation vidéo est effectivement remarquable. Il s'agit d'une version remaniée d'*Intérieur*, une œuvre réalisée par l'artiste en 2011 lors d'une résidence à Strasbourg — dans le cadre du programme de résidences croisées Alsace, France/Saguenay-Lac-Saint-Jean, Québec. Les ajustements apportés par l'artiste exploitent pleinement l'espace d'exposition qui lui a été offert, lequel, comme on le sait, se caractérise par sa monumentalité.

L'image est celle d'un plan fixe qui montre, de l'intérieur, deux fenêtres qui s'ouvrent parfois sous l'effet du vent, dont le passage anime doucement les voilages. D'une durée d'environ neuf minutes, l'image en boucle a pour seule autre action l'entrée en



GUY L'HEUREUX

Olivia Boudreau, *Intérieur*, installation vidéo, 2012.

scène à quelques reprises d'un personnage féminin qui referme les fenêtres et qui redonne ainsi à la pièce un calme plat, voire une fixité qui laisse croire qu'il s'agit finalement d'une image arrêtée. Ce n'est là qu'un des doutes, dans la perception de la durée et de l'espace, insinués par l'œuvre.

La double projection, non simultanée, de l'image com-

plexifie de beaucoup le déroulement de l'action, en apparence fort simple. L'image est déployée dans l'espace sur des écrans de grandes dimensions, légèrement en angle, à distance l'un de l'autre, et visibles de tous les côtés au cœur de la salle plongée dans un noir profond. Le petit manège instauré par le vent agitant les rideaux et la femme qui entre et sort du

cadre de l'image captive d'ailleurs longuement le regard. Il faut se faire à l'idée que les films sont identiques, mais décalés, et que le même pan de mur est soumis à la relativité de points de vue différents, par le jeu d'écrans. La première fois que la femme intervient dans l'image, il semble même qu'elle soit véritablement présente avec nous dans l'espace. Troublant.

Cette scène d'intérieur domestique se veut aussi une métaphore de l'intériorité et de l'intimité, des thèmes que l'artiste a finement développés dans son travail antérieur. En lui-même, par ailleurs, le dispositif est une invitation à explorer des espaces mentaux, notamment propices à la contemplation. Ce retour à soi est un processus réflexif bellement induit par les deux fenêtres en symétrie, le face-à-face des écrans et le dédoublement de l'image à qui, au demeurant, le tournage en

quadrichromie a donné un quelque chose de suranné et de fantomatique.

Si l'artiste dit avoir été inspirée par la vidéo *Solar Breath* (2002) de Michael Snow, le motif de la fenêtre participe d'un imaginaire également investi par l'histoire de la peinture avec, par exemple, de célèbres scènes de genre domestiques « à la fenêtre » et des toiles composées en clairs-obscurs. Olivia Boudreau apporte une occurrence singulière à ce motif tout en donnant à son travail une dimension installative plus probante qu'auparavant, où les œuvres restaient plus volontiers à la surface de l'écran seul. Venant de celle qui a remporté l'année passée le prix Pierre-Ayot, cette nouvelle production confirme une bonne lancée, voire amorce un tournant dans la pratique.

Collaboratrice
Le Devoir

EXPOSITION
CLAUDE ST-JACQUES
FEMINA

Jusqu'au 4 nov

Galerie d'Art Gala
5157, boul. Saint-Laurent
T 514 279 4247
facebook | gala@qc.aira.com

Rencontres et impressions de voyages
Jean-Pierre Tanguy

4 novembre
au 2 décembre
2012

Centre d'exposition de Repentigny, 3, place d'Évry, Repentigny
Mercredi et jeudi : 13 h à 17 h et 19 h à 21 h; vendredi à dimanche : 13 h à 17 h
www.ville.repentigny.qc.ca/expositions

Entrée libre
450 470-3010

450-278-ARTS

Repentigny
Sépanour

VILLES
SUBLIMES
MiMMO JODICE
DU 11 OCTOBRE 2012 AU 3 MARS 2013

MUSEE McCORD

690, Rue Sherbrooke Ouest | @ McGill | musee-mccord.qc.ca

Présenté par **stm** **Gallie** **REGIS CORÉ** **BELLES BOUTES** **Université de Montréal**

Québec **Chr6 Gazette** **ESM** **LE DEVOIR**

DOCUMENTAIRES

LES 15^{ES} RENCONTRES INTERNATIONALES DE MONTRÉAL

SECTION THÉMATIQUE • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 NOVEMBRE 2012



Le dernier cabaret, de la Québécoise Catherine Proulx, sera présenté en première mondiale dans la catégorie Contre-courant.



SOURCE RIDM

Occupy Love, de Velcrow Ripper, sera diffusé dans le cadre des Présentations spéciales.



SOURCE RIDM

Mari, de Sofiane Belaid, fait partie de la Compétition internationale courts et moyens métrages.

Le documentaire d'auteur retrouve ses écrans

Les 110 films en projection aux RIDM proviennent de 38 pays

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) soufflent cette année leurs 15 bougies. Petit bilan d'un événement toujours en croissance, avec Roxanne Sayegh, directrice générale, et Charlotte Selb, directrice de la programmation, deux passionnées de ce genre cinématographique.

ÉTIENNE PLAMONDON ÉMOND

Les RIDM ont «été un projet collectif dès le départ», rappelle d'entrée de jeu Roxanne Sayegh. Des cinéastes du Québec se sont réunis et ont trouvé des lieux pour présenter leurs films et regarder ceux de leurs collègues. La première programmation tenait en une quarantaine de projections dans seulement deux salles: celle de l'Office nationale du film (ONF) et celle de la Cinémathèque québécoise. Cette année, 110 films en provenance de 38 pays seront présentés du 7 au 18 novembre.

«Ca ne nous intéresse pas nécessairement de présenter 250 films», exprime M^{me} Selb. «Plus c'est resserré, selon moi, plus c'est solide», poursuit M^{me} Sayegh. «Ça nous oblige à faire des choix et on reste seulement avec le meilleur.»

De plus, contrairement à bien d'autres festivals qui s'adressent davantage aux gens de l'industrie (programmeurs, acheteurs, distribu-

teurs, etc.), les RIDM continuent de viser le grand public. Pas question, donc, de prévoir des projections à 9 heures le matin. Et le public répond bien, d'ailleurs, plus nombreux d'année en année. Plus de 30 000 festivaliers ont fréquenté les salles durant l'événement en 2011.

Ce qui n'empêche pas les RIDM de constituer un carrefour pour les gens du milieu. Le marché du documentaire Doccircuit, qui se déroule en marge du festival, en est d'ailleurs à sa huitième édition. Quelque 500 rencontres d'affaires sont prévues du 11 au 14 novembre prochain.

Un événement unique
Charlotte Selb, engagée dans les RIDM depuis 10 ans, indique que, du côté de leur réputation à l'international, «les RIDM se sont vraiment mises sur la carte comme un festival de documentaires important».

«On est le seul marché bilingue en Amérique du Nord. C'est ce qui fait qu'on se démarque beaucoup des autres festivals de documentaires au

Canada et aux États-Unis», ajoute M^{me} Sayegh.

«On est le lieu où la plupart des films documentaires québécois vont effectuer leur première mondiale», souligne d'ailleurs M^{me} Sayegh. Cette année, on a des représentants de huit festivals de l'étranger qui vont venir à Montréal. On a espoir que ça va aider les films québécois les plus solides et les plus exportables à être vus à l'extérieur de notre territoire. C'est une mission importante qu'on se donne de plus en plus.»

Orientation

Pour ce qui relève de la direction artistique, M^{me} Selb considère que les RIDM se rapprochent davantage de festivals comme ceux de Visions du réel en Suisse, Doclisboa au Portugal et CPH: DOX au Danemark, plutôt que des célèbres festivals Sundance et HotDocs.

«Je pense que, en fait, la vision artistique des RIDM n'a pas particulièrement évolué: ça demeure du documentaire d'auteur», observe M^{me} Selb. Mais le genre évolue énormément, se renouvelle tout le temps. Donc, on suit ces tendances. On est à l'affût des films les plus importants, les plus créatifs.»

Elles posent toutes les deux un regard critique sur la tendance, dans la production québécoise, à se formater pour livrer «ce qu'on suppose que la

télé veut en supposant ce que les téléspectateurs veulent. Il y a un peu un cercle vicieux à supposer», lance M^{me} Selb.

«Nous, on encourage les cinéastes qui prennent des risques, qui expérimentent, qui nous sortent de notre zone de confort, qui nous amènent ailleurs», assure M^{me} Sayegh. Il n'en demeure pas moins que les stations de télévision demeurent les partenaires les plus stables des RIDM. «Ça veut dire que, à l'égard de ce qu'on présente, même si ce n'est pas toujours ce qu'ils achèteraient ou produiraient, il y a une reconnaissance comme quoi notre travail est important.»

Cette année, le festival a ajouté une expérience à son arc. Le webdocumentaire, nouvelle variante du genre, fera son entrée en salle. La projection de ces œuvres s'effectuera avec la navigation assistée par leur créateur.

De l'école à la prison

Mais, en 15 ans, les RIDM sont «devenues beaucoup plus qu'un festival. On est un organisme qui travaille à la diffusion du documentaire à longueur d'année», note à juste titre M^{me} Sayegh. Une équipe permanente est mobilisée. Des projections mensuelles sont effectuées depuis 2007. Et maintenant, des visionnements sont organisés dans des écoles, des

parcs et des prisons. D'ailleurs, un jury, formé de détenues de la prison de Joliette, remet depuis l'année dernière un prix lors du festival. «C'est enrichissant pour nous», assure M^{me} Sayegh. «Quand on fait ça, on n'est pas dans une approche du type "on veut vous tendre la main pour vous aider". C'est vraiment un échange.» Elles soulignent au passage que le documentaire primé par ce jury l'année dernière constituait un choix audacieux.

Roxanne Sayegh se dit d'ailleurs ennuyée par l'étiquette élitiste encore trop souvent accolée au cinéma documentaire. «Nos expériences prouvent le contraire», exprime-t-elle.

M^{me} Sayegh a travaillé trois ans pour un festival itinérant dédié au documentaire, nommé Ambulante. «On amenait le documentaire dans les coins les plus éloignés, dans de petits villages, dans des rues, dans des parcs. On n'a pas besoin d'en avoir vu une centaine pour comprendre, pour être touché et pour entrer dans ces histoires.» Pour les RIDM, elle dit retrouver autant d'enthousiasme dans les classes du secondaire, où les élèves sont réceptifs et critiques, partagent des réflexions et posent des questions après la projection d'un documentaire.

À l'avenir, M^{me} Sayegh aimerait développer la diffusion des RIDM, entre autres en créant

des canaux de diffusion dans le Web. «Mais c'est comme entrer dans une autre machine et on n'est pas rendu là.»

Débrouillardise

Surtout que la crise économique a frappé les RIDM par ricochet. Malgré que l'achalandage ne cesse de croître, le financement public se fait plus rare et les entreprises privées donnent de moins gros montants ou réduisent leurs commandes. «Cette année, on a 15% moins de revenus», constate M^{me} Sayegh. Ce qui n'empêche pas le festival d'attendre 35% plus d'invités en provenance de l'étranger que lors de la précédente édition. «C'est seulement qu'il y en a une partie qu'on loge chez des amis plutôt qu'à l'hôtel», confie M^{me} Selb en s'esclaffant. Une campagne de financement a d'ailleurs permis de payer le billet d'avion d'un cinéaste palestinien.

Reste que, au-delà de la débrouillardise, M^{me} Sayegh entrevoit de tisser des liens avec le milieu des affaires dans un avenir rapproché. «Je suis arrivée il y a deux ans et demi, en juillet 2010, rappelle la directrice générale. D'après moi, on a avancé et je n'ai pas envie qu'on recule. Il va falloir qu'on soit inventif et créatif.»

Collaborateur
Le Devoir

À NE PAS MANQUER
AUX RENCONTRES
INTERNATIONALES
DU DOCUMENTAIRE
DE MONTRÉAL
ridm.qc.ca

MA VIE RÉELLE
Une expérience musicale pour
contrer le décrochage scolaire et
les gangs de rue?

LE DERNIER CABARET
Le Café Cléopâtre a-t-il encore
sa place dans le Quartier des
spectacles?
canalD.com

DOCUMENTAIRES

INDUSTRIE

La télévision n'est pas toujours au rendez-vous

« Le documentaire se porte moins bien en langue anglaise qu'en langue française »

Les documentaires, on adore! L'auditoire ne cesse d'augmenter, les festivals, de se multiplier, et les réalisateurs, de créer... Pourtant, les télévisions, plateformes de choix pour la diffusion du documentaire, demeurent frileuses à l'idée de leur faire une petite place dans leurs grilles de programmation. Allons voir le pourquoi de ce cruel paradoxe.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

Les chiffres sont dignes d'un scénario-catastrophe. Selon les données du rapport *Getting Real 5*, qui trace le profil économique de l'industrie du documentaire au Canada, depuis 2008, le marché du documentaire est en chute libre, avec un déclin de plus de 100 millions de dollars, la perte de 4000 emplois et la disparition de plus de 600 heures de documentaires.

Ces chiffres ont été un pavé lancé dans la mare par Lisa Fitzgibbons, la directrice de l'Association des documentaristes du Canada-Documentary Organization of Canada (DOC), en septembre dernier, lors des audiences du CRTC concernant l'achat de la chaîne Astral par Bell. Pour l'occasion, Yanick Létourneau, membre de DOC et producteur chez Périphéria productions, accompagnait M^{me} Fitzgibbons.

Néfaste concentration

Lisa Fitzgibbons montre du doigt la concentration des médias comme la première responsable. Et la détérioration de la situation remonte à bien plus loin que 2008: «*Les entreprises veulent être verticalement intégrées: c'est ce qu'on voit avec Rogers, Bell ou Shaw. On veut s'assurer qu'on peut à la fois avoir accès à des contenus et les diffuser à la télévision ou via Internet.*»

Tout ça date et commence lorsque les diffuseurs se mettent à acheter les stations de télévision indépendantes. «*Le mandat de services des chaînes indépendantes était beaucoup plus précis que maintenant. Par exemple, du côté du marché de langue anglaise, les documentaristes souffrent de l'absence de Bravo!, un joueur important lorsqu'arrivait le temps de l'achat d'une licence pour la création de documentaires sur les arts et la culture.*», continue M^{me} Fitzgibbons. Aujourd'hui, Bravo! est la propriété de CTV, réseau qui lui-même est la propriété de Bell, et ne diffuse presque plus de documentaires culturels, alors que cela faisait partie de son principal mandat lorsque la chaîne était indépendante. «*On a des centaines de chaînes qui diffusent toutes les mêmes émissions à des heures différentes. À la télé satellitaire, on constate un appauvrissement de la programmation.*» La raison est simple: un gros télédiffuseur va commander une seule programmation pour ensuite la diffuser par toutes ses chaînes. Exit la diversité!

De manière encore plus précise, on sait que plusieurs télévisions indépendantes représentent autant d'auditoires différents: «*Deux ou trois télédiffuseurs pouvaient donner une licence pour un projet et fai-*



PÉRIPHÉRIA PRODUCTIONS

Le documentaire *Les États-Unis d'Afrique* (2011), réalisé par Yannick Létourneau, sera vu par plus de 800 000 personnes lors de sa diffusion à Télé-Québec, à Radio-Canada et à Super Chanel.

saient en sorte que les producteurs arrivaient à mieux boucler le montage financier de leur production. Ainsi, au final, le documentaire pouvait être diffusé par des chaînes ayant différents mandats et rejoindre des auditoires différents. Aujourd'hui, on a perdu ces multiples fenêtres de diffusion, ce qui rend le montage financier beaucoup plus difficile.»

Ces licences accordées par les diffuseurs peuvent représenter jusqu'à 35% du financement d'un documentaire: c'est donc dire que, pour les producteurs, il est impossible de se priver de cet argent.

Francophones et anglophones

Un autre constat difficile à comprendre est la différence marquée au niveau du financement entre le documentaire francophone et le documentaire anglophone. Cette différence historique s'expliquerait par un marché publicitaire anglophone plus grand que son homologue francophone. Pourtant, malgré un plus grand financement, «*le documentaire se porte moins bien en langue anglaise qu'en langue française. Le documentaire francophone, compte tenu de son insularité en Amérique du Nord, fait en sorte qu'il est en meilleure santé malgré tout.*», nous dit la directrice de DOC.

«*Les auditoires sont encore au rendez-vous à la télévision et, dans mes rêves les plus fous, les télédiffuseurs se rendraient compte qu'ils ont en main des contenus que les consommateurs veu-*

lent et, au lieu de planifier une programmation habituelle, qu'il existe un appétit pour des contenus qui nous interrogent, qui nous interpellent, qui nous divertissent et qui nous informent sur des questions qui touchent toute notre société. Souvent, quand j'entends les diffuseurs au sujet du documentaire, on dirait qu'ils parlent d'un sirop contre la toux: on le prend pour notre bien en faisant une grimace en l'avalant.»

Salles, télévision...

Lisa Fitzgibbons n'a pas tort lorsqu'elle soutient que l'auditoire est au rendez-vous, qu'il existe à la télé, mais aussi qu'il y a une soif pour les présentations en salle. Pour le producteur Yannick Létourneau, c'est lors de festivals qu'il va à la rencontre de son auditoire. Récemment, avec le documentaire *Les États-Unis d'Afrique*, il a remporté un beau succès: «*Ce film fonctionne très bien au Québec, au Canada et ailleurs à l'international, et ça continue de bouger. On voit qu'il y a un engouement et que les événements qui font la promotion du documentaire sont plus populaires que jamais. Canal D, une télévision axée sur le documentaire, est présentement la chaîne chez Astral qui possède les meilleures cotes d'écoute.*» Tout ça réjouit Yanick Létourneau, même s'il déplore que les budgets ne soient pas au rendez-vous.

Pour les réalisateurs comme Yanick Létourneau, la télévision demeure la meilleure plateforme de diffusion: «*La télévision permet de rejoindre un large public. Par exemple, on a fait le documentaire American Tiger pour The Nature of Things, de CBC, et on a pu rejoindre 552 000*

personnes, ce qui est difficile par l'entremise de festivals.» Même chose pour *Les États-Unis d'Afrique*: s'il a été vu à plusieurs reprises en salle, quand il sera présenté à Télé-Québec, à Radio-Canada et à Super Chanel, ce sont plus de 800 000 personnes qui le verront.

... et festivals

«*Les festivals font plaisir aux réalisateurs, c'est ici qu'on rencontre le public et qu'on peut échanger avec lui*», se réjouit Yanick Létourneau. Selon lui, c'est ce qui fait aussi le succès des documentaires présentés en salle ou lors de festivals: la proximité avec le public. «*La télévision possède cette capacité de rassembler les gens autour de sujets ou de thématiques et, quand on regarde, on constate qu'il y a à la télé de moins en moins de lieux pour débattre de l'actualité et de la chose publique. On pourrait facilement imaginer que, après la diffusion d'un documentaire, on invite le réalisateur et, avec les réseaux sociaux et la magie de la télé, on pourrait interagir avec le public et créer un débat et des discussions sur les enjeux de société. Créer l'événement.*»

Mais qu'attendent donc nos télédiffuseurs pour prendre le train? «*Le problème ne vient pas des programmeurs dans les chaînes, mais souvent des gestionnaires qui préfèrent aller chercher une programmation qui va vendre de la pub, qui coûte le moins cher possible et qu'on rentabilise au maximum avec un minimum de coûts pour le plus grand nombre possible de téléspectateurs.*»

Collaboratrice
Le Devoir

CHEZ ASTRAL

Des années fastes chez les chaînes spécialisées

Canal D réserve 80 % de sa grille horaire au documentaire

C'est un secret de Polichinelle: depuis quelques années, les documentaires ne cessent de gagner en popularité sur les écrans de tous formats. Astral Média connaît bien le sujet et peut en témoigner, ne serait-ce qu'à la faveur des succès d'écoute et financiers remportés par la chaîne Canal D, que ce diffuseur a lancée en 1995.

RÉGINALD HARVEY

Judith Brosseau, vice-présidente principale, programmation, communications et médias interactifs chez Astral, centre son intervention du côté francophone au moment de tirer le portrait de ce volet fort couru de la télé spécialisée: «*On compte huit propriétés sur Montréal en incluant nos deux chaînes consacrées à la musique. Dans l'univers du documentaire, il y a, dans une catégorie unique et complètement à part, Canal D, mais on retrouve également*



Judith Brosseau

de l'émergence du documentaire au cours des dernières années: «*Elle est d'abord et avant tout reliée à celle des chaînes spécialisées à travers le monde entier; c'est une tendance qui se manifeste non seulement au Québec, mais aussi aux États-Unis et en Europe. Cet engouement tient beaucoup au fait que les téléspectateurs friands de documentaires sont des gens qui veulent s'informer et enrichir au quotidien leur bagage de connaissances; la motivation pour écouter ce genre d'émissions, c'est de se renseigner et d'apprendre selon les intérêts de chacun à partir de différents thèmes.*»

Une programmation alléchante

De plus, Canal D possède des attributs qui lui valent une forte écoute: «*C'est la chaîne qui dispose de l'offre la plus généraliste dans le documentaire, dans la mesure où elle aborde toutes les thématiques: on parle de l'angle animalier, de celui*

consacré à la science et à l'ingénierie; dans un autre univers, il est question du volet des biographies et des auteurs variés. C'est une palette très large qui, d'une façon un peu simple, explique quand même notre succès, qui est plutôt spectaculaire: cet automne, notre part de marché, uniquement basée sur le documentaire et sur rien d'autre, se situait à 4,6% en adultes de 24 à 54 ans; pour donner un ordre de grandeur, une chaîne généraliste comme *Vosville* autour de 8%.» Une pareille réussite sur le plan de l'écoute génère des revenus publicitaires qui assurent une intéressante rentabilité.

Par quels genres d'émissions le téléspectateur est-il le plus attiré et comment le satisfaire? M^{me} Brosseau fouille plus en détail la grille: «*On présente à la fois des miniséries documentaires et on offre également, une fois par semaine le dimanche soir en période de grande écoute, des documentaires d'auteurs ou de points de vue.*» Elle revient sur la diversité: «*Ce qui fait notre force, c'est d'accueillir ces différents genres pour que les amateurs puissent trouver quelque chose à se mettre sous la dent.*» Elle fournit un exemple: «*Dès le 25 novembre, une minisérie de cinq heures qui s'appelle *L'œuvre* d'un homme... Qu'ossa donne? prendra l'affiche à l'antenne de Canal D. Cette pro-*

duction invite à réfléchir sur l'histoire du Québec vue à travers l'œuvre d'Yvon Deschamps et elle renferme les témoignages d'humoristes, mais aussi de personnalités qui apportent leur réflexion sur la société québécoise, comme Lise Bissonnette, Dany Laferrière et Fred Pellerin.»

Le temps est au beau fixe

Tout baigne à peu près dans l'huile dans l'industrie du documentaire à l'heure actuelle. Telle est l'opinion de la vice-présidente, qui se défend bien de faire preuve de trop d'optimisme: «*Je dirais qu'il n'y a pas de défis particuliers à relever. Le constat qui se pose, c'est que le documentaire est populaire, ce qui nous incite à en produire davantage.*» Le Fonds canadien contribue beaucoup à cet essor: «*Son apport financier est nécessaire, car il coûte très cher de produire du documentaire. Dans les enveloppes aux diffuseurs de ce fonds, Canal D profite de la plus généreuse sur le marché francophone, ce qui récompense notre production historique de 200 heures par année, mais également nos parts de marché.* Pour l'heure, donc, ça va bien, mais si demain matin il y avait une volonté politique d'abolir ces subsides, on se retrouverait en l'absence d'un financement qui est indispensable.»

Il est donc possible pour As-

tral d'apporter de l'eau au moulin de l'industrie dans le contexte actuel: «*On vit dans cet univers depuis 1995 et on a développé avec nos partenaires producteurs une solide expertise pour devenir le joueur le plus important dans la communauté des documentaristes. On a mis en place des rapports d'affaires et de production qui*

Le Québec regorge de talents sur lesquels s'appuie l'industrie pour assurer son bon roulement, ce dont Astral bénéficie et ce dont Judith Brosseau se félicite

nous servent maintenant à encourager des gens qui sont des personnes chevronnées dans la pratique de leur art; je pense dans ce sens à Magnus Isacson, qui est décédé récemment et qui était un incontournable dans le documentaire d'auteur. D'un autre côté, on encourage la relève parce qu'on est en mesure, en se fondant sur notre réputation et notre positionnement, de donner une chance aux plus jeunes. Comme nous avons de plus un bon rapport avec les producteurs, ils n'hésitent pas à nous soumettre leurs bonnes idées, de sorte qu'on se trouve en présence d'une roue qui tourne constamment.»

Le Québec regorge de ta-

lents sur lesquels s'appuie l'industrie pour assurer son bon roulement, ce dont Astral bénéficie et ce dont Judith Brosseau se félicite: «*On a ici les meilleurs créateurs dans tous les genres de télévision; la preuve en est fournie par le succès qu'elle remporte sur tous les plans, y compris celui du documentaire. Il y a même un cours qui se donne dans cette branche à l'Inis [centre de formation professionnelle en cinéma, télévision et médias interactifs]. Je ne suis pas inquiète de la relève et il y a souvent des gens soumettant des projets à Canal D qui sont dans la*

très jeune trentaine. Pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est que le financement public se maintienne à la même hauteur où il se trouve.»

Là encore, elle se montre confiante: «*Le ministre James Moore a renouvelé de façon continue le Fonds canadien, ce qui est une superbonne nouvelle. Il faut seulement se montrer vigilant sur le fait qu'il ne faut pas diriger trop d'argent vers les projets numériques qui, à mon sens, affaiblissent la télévision, alors que celle-ci est véritablement le moteur de l'écoute sur toutes les plateformes.*»

Collaborateur
Le Devoir

EXPORTATION

Tout est affaire de partenariat

« Nous produisons au Québec et au Canada et nous vendons à l'international »

Pour tout producteur de documentaires qui vise le marché international, c'est un avantage d'être du Québec. Voilà ce qu'observent avec fierté deux producteurs qui connaissent le succès à l'échelle planétaire.

CLAUDE LAFLEUR

« Le talent québécois est absolument hallucinant, lance John Kuyk, président de CMJ Production. Les Américains nous le disent: "On ne sait pas comment vous faites, mais vous faites les entrevues de façon différente et c'est hallucinant ce que vous arrivez à en faire ressortir! Et lorsque vous faites de la dramatisation, ça fonctionne vraiment très bien." Voilà la crédibilité québécoise dont je suis si fier, un talent qui s'exporte à merveille. »

« Pour nous, c'est un grand avantage d'être basés au Québec, renchérit Pablo Salzman, gérant des ventes et des acquisitions chez Cineflix. Les partenariats que nous avons tissés au Québec nous permettent de développer et de produire plus rapidement, ce qui est un grand avantage pour nous. Et j'ajouterais que le fait d'être dans une société bilingue fait que, lorsque vient le temps de vendre à l'international, on a l'esprit ouvert aux autres cultures. »

L'un comme l'autre confirment en outre que le fait de provenir de l'Amérique du Nord, mais non des États-Unis,

est en soi un atout sur la scène internationale. Ils se servent d'ailleurs des marchés nord-américains (États-Unis, Canada et Québec) pour valider des concepts qui, par la suite, vont conquérir le reste du monde. Comme le relate M. Salzman, dont la société dessert 150 pays, « si ça marche ici, ça marchera partout ailleurs! »

Partenariats internationaux

Les deux producteurs cherchent le plus possible à créer des séries télé qui seront diffusées à travers le monde. Parmi celles produites par CMJ et qu'on peut voir ici à Canal D, il y a *Héros de la peur* (portraits de gens qui exercent des métiers dangereux) et *Testament* (dont le sous-titre est: *Les héritiers divisés*). « Nous, nous aimons raconter des histoires, rapporte John Kuyk, des histoires incroyables que nous diffusons partout à travers la planète. » Quant à Cineflix, elle diffuse également via Canal D les séries *Scènes de crime* et *MAYDAY*, qui dépeignent respectivement de grands (et petits) crimes et accidents d'avion. « Ce sont de beaux succès, et pas

seulement au Québec », lance fièrement Pablo Salzman.

John Kuyk souligne d'ailleurs le rôle vital de cette chaîne. « Canal D nous soutient fidèlement depuis le début, dit-il. C'est une chaîne extrêmement importante, parce qu'elle laisse la chance à des documentaristes-auteurs d'avoir une place pour diffuser — ce qui est plutôt rare — et elle permet à des sociétés comme la mienne de nous faire une place sur les ondes. Pour moi, Canal D fait un travail remarquable! »

Bien entendu, la taille des marchés québécois et canadien ne permet pas à ces producteurs de disposer des fonds nécessaires pour réaliser leurs séries documentaires. C'est ainsi qu'autant CMJ que Cineflix réalisent leurs projets en y associant des diffuseurs québécois, canadiens, américains et britanniques — ce qui constitue un joli défi. « On conçoit d'abord un projet ici, puis je pars avec ce projet pour faire la tournée des diffuseurs, raconte M. Kuyk. "Voici ce que nous avons l'intention de faire", leur dis-je. Puis, je demande à chacun de contribuer au budget dans une proportion qui correspond à son auditoire. De cette façon, chacun paie une fraction de ce qui lui en coûterait s'il devait assurer entièrement le financement. »

« Pour nous, à Cineflix, il y a quatre territoires à desservir en

premier: le Canada français, le Canada anglais, les États-Unis et le Royaume-Uni, indique pour sa part M. Salzman. On rassemble ainsi des partenaires de ces territoires pour réaliser nos projets. Par exemple, pour produire *Scènes de crime*, nous avons six partenaires! »

Et, une fois que la diffusion d'une série a connu un franc succès dans les marchés nord-américains, il devient facile de la vendre à l'international, même s'il faut faire quelques adaptations. Pablo Salzman relate ainsi qu'il arrive fréquemment qu'une série où l'on voit un présentateur-vedette — ce qu'aiment les Américains — déplaît dans le reste du monde. « Nous devons souvent produire deux versions d'une même série, avec et sans présentateur. »

Cineflix dispose de représentants attirés pour couvrir spécifiquement l'Europe, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud et l'Asie. « Nous couvrons tous les pays qui ont des télévisions!, dit-il en riant. Ces vingt dernières années, il y a eu une formidable explosion du nombre de chaînes partout à travers le monde, ce qui fait que nous diffusons nos produits dans plus de 150 pays. »

Made in Québec

John Kuyk souligne que, même lorsqu'on ne parle pas un anglais impeccable, il n'y a aucun problème à faire des af-



SOURCE CANAL D

MAYDAY, présenté à Canal D, traite d'accidents d'avion.

faire aux États-Unis ou ailleurs dans le monde. « Un Américain n'a pas de sentiment lorsque c'est le temps de faire des affaires, à condition que ça rapporte!, dit-il. Je ne parle pas l'anglais sans accent — j'ai même un gros accent — mais ça ne les dérange pas du tout, du moment que le produit est de qualité. S'il est bon, bien fait et donne de bonnes cotes d'écoute, vous avez beau parler comme une vache espagnole, cela ne leur pose aucun problème. »

« Honnêtement, poursuit-il, je n'ai vraiment pas le goût de m'installer ailleurs, puisque le talent québécois est vraiment formidable. Et ce dont je suis le

plus fier, c'est que tous ceux que nous engageons sont des Québécois et que tout ce que nous faisons est tourné ici. Ce qui me rend donc très fier, c'est de voir au générique de séries diffusées à travers le monde le nom de Québécois défilé... aux États-Unis, en France, en Angleterre, en Australie, en Nouvelle-Zélande, etc., dans 40 pays! »

Ce que confirme d'ailleurs Pablo Salzman: « Nous produisons au Québec et au Canada et nous vendons à l'international, voilà le modèle d'affaires que nous préconisons! »

Collaborateur
Le Devoir

CANAL D SE FÉLICITE

Montréal-Nord et le Red Light s'invitent aux RIDM

Deux films financés par Canal D sont en sélection officielle cette année aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

Ma vie réelle, de Magnus Isacsson, et *Le dernier cabaret*, de Catherine Proulx, font partie de la programmation du grand festival montréalais du documentaire. Une sélection que Jean-Pierre Laurendeau, vice-président à la programmation de Canal D, accueille avec grand plaisir. « Nous sommes très heureux pour les deux réalisateurs de ces films, commente-t-il. C'est une reconnaissance de leurs pairs. Le RIDM est un festival international, ça signifie qu'ils sont capables de se mesurer à ce qui se fait de mieux dans le monde. »

Pour Magnus Isacsson, ce n'est bien entendu pas la première reconnaissance... mais si son film, en compétition nationale longs métrages, gagne un prix, il n'aura malheureusement pas la chance de venir le chercher. Le cinéaste, homme passionné et réalisateur prolifique, documentariste qui tout au long de sa vie s'est évertué à décrypter les enjeux sociaux et politiques tant au Québec qu'au Canada et ailleurs, est décédé en août dernier, laissant aux autres le soin de juger sa dernière œuvre.

« Magnus et Jeannine Gagné, sa productrice, sont venus nous voir il y a trois ou quatre ans maintenant, raconte Jean-Pierre Laurendeau. Ils avaient un projet de documentaire sur un organisme de réinsertion sociale à Montréal Nord, à partir de la musique hip-hop. Il y avait des studios et des animateurs sociaux qui aidaient les jeunes

à faire leur production. Dans le cadre de leur travail, ils se sont attachés à quatre personnages, pas tous dans la musique, et le film a dérivé vers ce qui est devenu *Ma vie réelle*. À Canal D, on a pris le temps, on a laissé faire Magnus, on a défoncé les dates de tombée prévues pour la livraison et la diffusion afin de lui permettre d'achever sa démarche avec les personnages. Et, au cours du tournage, la maladie de Magnus s'est confirmée. Ça a été assez dramatique pour toute l'équipe. Au moment de la projection de la dernière mouture du montage, il n'a pas pu être présent... et une semaine plus tard, il est décédé. »

Beaucoup d'émotion autour de ce dernier documentaire de Magnus Isacsson. Beaucoup également à l'intérieur. *Ma vie réelle*, c'est l'histoire de Danny, Alex, Mickerson et Michael, pour qui la musique est un exutoire, un mode d'expression, une nécessité. Après une enfance difficile marquée par des luttes hors du commun, chacun d'entre eux a choisi le hip-hop pour dire l'abandon, les problèmes familiaux, l'univers de la toxicomanie ou le suicide. Dans un studio de leur quartier, le professeur de musique, coach et ami Don Karnage leur fournit les outils pour concrétiser leur art. Pendant dix-huit mois, ces jeunes hommes âgés de 17 à 22 ans ont accepté de partager avec le réalisateur leur histoire, leur quotidien à Montréal-Nord et leurs créations.

Portrait croisé de quatre individus en transition et miroir d'un quartier montréalais méconnu, *Ma vie réelle* est un documentaire social qui s'interroge avec sincérité sur le décrochage scolaire, la délinquance, les rites de passage vers l'âge adulte et ce que signifie d'être parent.

Avec Catherine Proulx et son *Dernier cabaret*, la trajectoire est tout autre. « Canal D est un parte-

naire de l'Institut national de l'image et du son (Inis) pour le programme documentaire, explique M. Laurendeau. Chaque année, des courts métrages sont produits par les étudiants et nous sommes invités à les visionner et à donner nos commentaires. Il y a deux ans, il y avait un film sur le cabaret *Cléopâtre*, présenté par Catherine Proulx. À Canal D, on a trouvé que la jeune femme avait beaucoup de talent et on lui a proposé de faire un film un peu plus achevé sur ce même sujet. On a financé le projet, elle l'a tourné et voilà que le film est terminé et qu'il est sélectionné aux RIDM! »

Un début remarqué

Un premier coup de maître pour la jeune réalisatrice, qui se retrouve projetée dans la catégorie Contre-courant du grand rendez-vous montréalais du documentaire. Son personnage principal: le dernier bastion du Red Light montréalais, le mythique Café Cléopâtre, qui a récemment bien failli disparaître, enfoui sous les projets urbains du Quadrilatère Saint-Laurent. Mais l'établissement a tenu bon, et les *shows* de travestis et de burlesque au deuxième étage, vestiges d'une autre époque, demeurent comme un pied de nez au sein du désormais moderne Quartier des spectacles.

Catherine Proulx nous emmène ainsi dans les coulisses du dernier cabaret de Montréal, à la rencontre des *drag queens* et des artistes de variétés qui s'y produisent: des personnages colorés et chaleureux, qui incarnent un patrimoine québécois plutôt singulier. Comment ne pas céder à la nostalgie devant cette séquence d'une visite touristique de la *Main*, où deux personnes âgées évoquent leurs souvenirs attendris d'une vie nocturne aujourd'hui disparue?

Pour Canal D, la chaîne du documentaire dans

le paysage audiovisuel québécois, être partenaire des RIDM, ça va de soi. « Quelque 80% de notre programmation est à caractère documentaire, note Jean-Pierre Laurendeau. Un festival célèbre le documentaire ici, à Montréal, il est normal qu'on s'associe à ça et qu'on appuie la démarche. »

Depuis près de 10 ans, la chaîne s'investit financièrement dans le festival en général et se concentre principalement sur le prix du public. « À chaque représentation, les spectateurs peuvent voter, et, à la fin du festival, on détermine le film qui a le plus plu à l'auditoire. En revanche, nous n'intervenons en rien dans la sélection, assure le vice-président à la programmation de Canal D. Nous finançons des films, nous appuyons la démarche de cinéastes à partir de nos critères, de sujets, de projets qui correspondent à ce qu'on cherche. Une fois la production terminée, les cinéastes peuvent soumettre leur film à des festivals, notamment les RIDM, dont nous sommes partenaires. Mais aussi à d'autres. »

Canal D a d'ailleurs déjà retardé la diffusion des deux films en question à son antenne, afin de leur permettre de vivre dans d'autres festivals ailleurs en Amérique du Nord et dans le monde et, pourquoi pas, également en salle.

Collaboratrice
Le Devoir

MA VIE RÉELLE

Les lundi 12 novembre, à 20h30, et jeudi 15 novembre, à 17h, au cinéma Excentris.

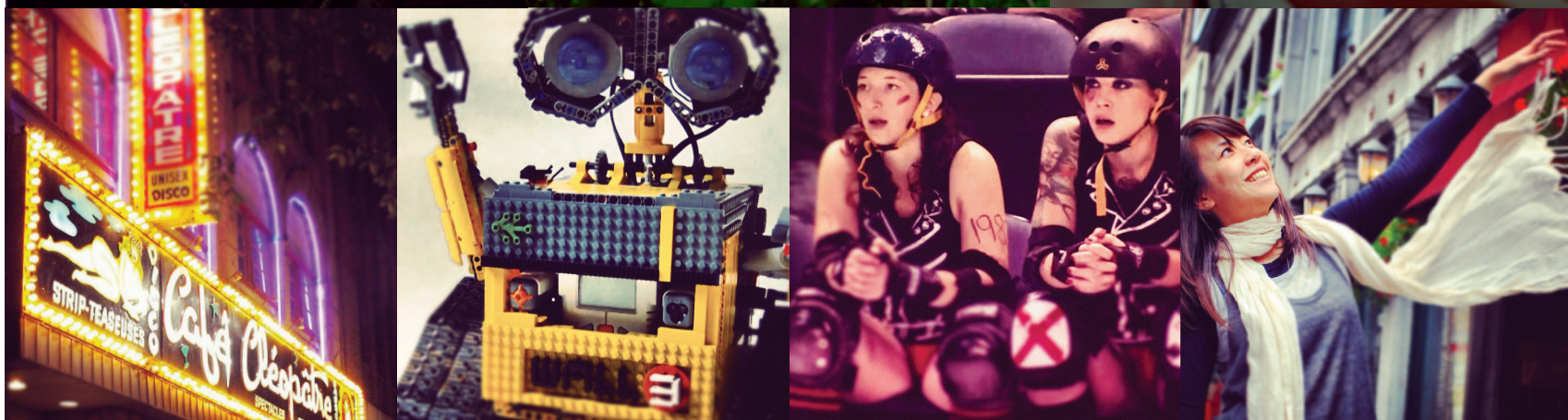
LE DERNIER CABARET

Les jeudi 15 novembre, à 19h15, à la Cinéma-thèque québécoise, et samedi 17 novembre, à 16h30, au cinéma Excentris.



CANAL D
EST FIÈRE DE
CONTRIBUER À
L'ESSOR DU
DOCUMENTAIRE
QUÉBÉCOIS

Ma vie réelle | Une brique à la fois | Bouncers | Roller Derby | La fraternité de la bière | Le dernier cabaret | Être Chinois au Québec



canalD.com

CULTURE › CINÉMA

Salman Rushdie fait son cinéma

Le film de Deepa Mehta recrée la magie des enfants fantômes du roman *Midnight's Children*

ODILE TREMBLAY

« Dans le silence revenu, je retourne à mes feuilles qui ont une petite odeur de safran, bien décidé à achever le récit qu'hier j'ai laissé en suspens, exactement comme Shéhérazade — dont la survie dépendait qu'elle laisse le prince Shahryar dévoré de curiosité — faisait nuit après nuit! », écrivait Salman Rushdie dans *Les enfants du silence*, immense succès de librairie, couronné en 1981 du Booker Prize. Pour tout dire, ce roman fut aussi nommé « *Booker of bookers* » en 1993 et « *Best of the Bookers* » en 2008, lors du 25^e anniversaire de cette distinction. « Ça devient ridicule, tous ces Bookers, ironise Rushdie. J'ai même reçu des cartes de remerciement anonymes de nombreux pirates qui avaient distribué mon livre en douce. J'avoue en avoir été flatté. »

C'est au Festival de Toronto que l'écrivain d'origine indienne, domicilié à New York, célèbre pour la fatwa que lança sur sa tête l'ayatollah Khomeini après la parution de ses *Versets sataniques*, recevait la presse en septembre dernier.

Les enfants du silence (*Midnight's Children*), chronique fantastique de l'Inde du XX^e siècle, à travers le destin d'enfants nés à minuit le jour de l'indépendance du pays, le 15 août 1947, réinventait la littérature anglo-indienne sur fond de réalisme magique. Or voici que l'Indo-Canadienne Deepa Mehta l'a porté à l'écran.

« Je détenais les droits et ça s'est passé très vite, explique Rushdie. On est allés souper il y a quatre ans à Toronto. Elle m'a demandé si elle pouvait adapter le roman au cinéma. J'ai dit oui, on le fera ensemble, et j'ai écrit le scénario. Je fais aussi la voix hors champ. »

Les enfants du silence est lié à sa propre enfance. Lui-même est né à Bombay (aujourd'hui Mumbai) en 1947, mais pas le jour de l'indépendance. « Alors, je n'ai pas de dons magiques, dit-il en rigo-



La réalisatrice Deepa Mehta et l'écrivain Salman Rushdie à la première du film *Midnight's Children* lors du 37^e Festival international du film de Toronto.

lant. Mais la maison de mon enfance est la même. Le garçon va à mon école. Le grand-père dans les deux cas est médecin. J'ai apporté des éléments fantastiques. »

Il assure que, si le film est une adaptation du roman, un proche, un cousin, il n'est pas le livre pour autant, si longtemps jugé inadaptable.

« Deepa et moi étions sur la même longueur d'onde. Nos deux listes de scènes à conserver à tout prix dans le film coïncidaient. Mais il fallait couper aussi dans le gras, sacrifier des personnages, des pans entiers. Je crois pourtant que l'essentiel est resté. Quant à la distribution, nous y avons beaucoup travaillé ensemble. Deepa m'a fait découvrir Satya Bhabha pour le rôle principal de Saleem. À la longue, nous avons écarté les grandes stars de Bollywood pour privi-

légier des interprètes capables de travailler en groupe, poussant à la même roue. »

Déjà, à la fin des années 90, la BBC avait voulu adapter *Midnight's Children* en minisérie, mais la communauté musulmane du Sri Lanka avait protesté et le projet était tombé à l'eau.

De fait, rien n'est simple quand Rushdie est de la partie. Il s'était pourtant fait tout petit au cours du tournage, occupé par ailleurs à rédiger son autobiographique *Joseph Anton*. Le film tenait plateau dans un coin gardé secret du Sri Lanka. « Mais quelque chose est arrivé. L'ambassadeur de l'Iran aurait demandé au Sri Lanka d'arrêter le tournage, sous prétexte qu'il était adapté à un de mes livres. Il s'est interrompu durant deux jours. Moi-même, je me suis démené pendant trois

mois pour renverser la vapeur, songeant même à déplacer le plateau en Afrique du Sud, mais le président du Sri Lanka s'est tenu debout et nous a appuyés. Il n'y eut plus d'incidents. »

Le titre du film se cachait sous celui de *Winds of Change*, les acteurs travaillaient sous pseudonymes et les journalistes se voyaient détourner ailleurs. Mais la visite de Rushdie sur le plateau, prévue pour le 30^e anniversaire de la publication du roman, fut remplacée par une conversation sur Skype. Il faut ce qu'il faut. « C'est dur de faire un film, conclut l'écrivain. On n'avait pas de gros effets spéciaux pour recréer la magie des enfants fantômes, mais ça fonctionne tout de même. J'aime le film. »

Le Devoir

Encore un dernier verre

SMASHED

Réalisation: James Ponsoldt. Scénario: Susan Burke, James Ponsoldt. Avec Mary Elizabeth Winstead, Aaron Paul, Octavia Spencer, Nick Offerman. Image: Tobias Datum. Montage: Suzanne Spangler. Musique: Andy Catic Eric D. Johnson. États-Unis, 2012, 81 min.

ANDRÉ LAVOIE

Tout n'a-t-il pas déjà été dit sur l'alcoolisme? Sur ses effets dévastateurs sur ceux et celles qui ne peuvent s'empêcher de boire et sur tous les autres qui subissent les contre-coups de cette soif intarissable? Le cinéaste américain James Ponsoldt croit que non, même s'il s'était déjà penché sur la question dans un autre film, *Off the Black*, avec Nick Nolte, pour qui ce n'était pas tout à fait de la science-fiction... Le sujet n'est en rien renouvelé dans *Smashed*, mais la franchise de l'approche, la vérité foudroyante des personnages ainsi qu'un savant mélange de gravité et d'humour lui donnent toute sa pertinence.

Certains seront peut-être froissés de découvrir la profession de Kate (Mary Elizabeth Winstead, d'un naturel confondant), qui se présente souvent éméchée sur son lieu de travail: elle est enseignante au primaire. Car les nuits sont longues pour cette femme dont l'époux, Charlie (Aaron Paul, solide), ressemble lui aussi à une éponge. Dans leur maison d'un quartier popu-

laire de Los Angeles, les bouteilles vides traînent partout, et celles qui sont pleines ne le restent pas longtemps.

Cette situation chaotique ne peut plus durer pour Kate, échouée dans un parc au petit matin après un épisode de crack ou vomissant devant ses élèves (qui croient qu'elle est enceinte...). Un collègue attentionné l'invite à participer aux rencontres des Alcooliques anonymes, ce qui pourrait être sa planche de salut. Mais qu'en pense Charlie, toujours dans un état second? Sa route vers la sobriété pourrait peut-être la conduire sur la voie du divorce.

James Ponsoldt capte avec brio les multiples beuveries du couple, mais aussi leurs crises existentielles, une succession de scènes toujours portées par un grand souci de réalisme sans excès de moralisme. Il a su également composer une formidable galerie de personnages secondaires incarnés par des acteurs de premier plan (comme Mary Kay Place et Octavia Spencer, c'est dire le niveau général). Ceux-ci sont le reflet parfois cruel, toujours humain, des doutes et des angoisses d'une femme voulant marcher la tête haute, sans les béquilles de l'alcool. Un long chemin, on s'en doute, mais *Smashed* donne de l'espoir à ceux qui s'y engagent, le jovialisme en moins. Car le dernier verre n'est jamais loin.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

James Ponsoldt capte avec brio les multiples beuveries du couple.

Pas mauvais, mais...

FLIGHT (VOL)

De Robert Zemeckis. Avec Denzel Washington, Kelly Reilly, Don Cheadle, Bruce Greenwood, John Goodman. Scénario: John Gatins. Image: Don Burgess. Montage: Jeremiah O'Driscoll. Musique: Alan Silvestri. États-Unis, 2012, 139 minutes.

MARTIN BILODEAU

Robert Zemeckis a toujours été un donneur de leçons. Or ses « films de jeunesse », tels *Who Framed Roger Rabbit?*, *Death Becomes Her* et son triomphe oscarisé *Forrest Gump* s'accompagnaient d'un plaisir bon enfant qui a peu à peu disparu de son écran radar pour faire place à un cinéma plus grave et sentencieux (*Contact*, *Cast Away*, *Polar Express*) dans la continuité duquel s'inscrit son 16^e long-métrage, *Flight*. Le fait que celui-ci mette en vedette Denzel Washington, le plus évangéliste des acteurs américains, contribue à l'impression, validée au dernier acte, que ce film, qui semble prendre fait et cause pour les marginaux et les délinquants, pêche par le contre-exemple.

Et pour alimenter davantage le malentendu et le malaise, *Flight* n'est pas un mauvais film. Sur les plans de la mise en scène, du montage, de la photographie, il est au contraire très solide. Zemeckis a du métier et sait tirer le maximum d'expressivité d'un plan, qu'il soit statique ou en mouvement. La séquence de l'atterrissage forcé, aussi spectaculaire que l'écrasement dans *Cast Away*, reste un des instants de cinéma les plus intenses de l'année. Atterrissage forcé? Attendez que je vous raconte. Denzel joue Whip Whitaker, un pilote d'avion divorcé, père d'un garçon qu'il connaît à peine. Dans la toute première séquence, il se réveille d'une nuit de dé-



PARAMOUNT PICTURES

Flight, le 16^e long-métrage de Robert Zemeckis, met en vedette Denzel Washington.

bauche éthylique et sexuelle en compagnie d'une hôtesse de l'air, et clôt le chapitre en vidant les flacons et en aspirant deux lignes blanches déjà disposées sur la table de nuit de sa chambre d'hôtel. Le spectateur, en voyant ce personnage ivrogne, drogué et diabolique, sait maintenant tout ce qu'il y a à savoir pour comprendre que sa manœuvre courageuse, qui va l'amener moins de deux heures plus tard à sauver 98 des 102 passagers de son appareil tombé du ciel en raison d'un brio mécanique, n'est rien de moins qu'un acte d'héroïsme pur. Et que l'enquête dont il fera ensuite l'objet, sur la foi d'un examen toxicologique, n'est à l'inverse qu'une manœuvre corporatiste visant à faire porter à ce héros national le blâme de l'incident.

La suite est un chemin de Damas où Denzel, soutenu juridiquement par un avocat délégué par son syndicat (Don Cheadle, sous-utilisé) et sur le plan personnel par une toxicomane en voie de guérison

(Kelly Reilly, très juste), continue de s'enfoncer dans le tunnel alors que les questions entêtantes entêtent. Qu'est-ce que l'héroïsme? Un héros peut-il être une mauvaise personne?

Zemeckis oppose les manipulations de la vérité à la pureté de la raison de son personnage, puis rechante le même refrain à l'envers lorsque le scénario lui en donne la possibilité. Pour brouiller les cartes un peu plus, le film présente le dealer de drogue de Whitaker, joué par le toujours excellent John Goodman, comme un grand sage beatnik, dont chacune des apparitions est marquée par un travelling arrière au ralenti surmonté d'une musique percussive, en rupture de ton avec le reste. Curieusement, ces scènes restent les plus jouissives d'un film qui, je le répète, n'est pas mauvais. Il manque de franchise, c'est tout.

Collaborateur
Le Devoir

Les dessous chics

ELLES

Réalisation: Malgoska Szumowska. Scénario: Malgoska Szumowska, Tine Byrckel. Avec Juliette Binoche, Anaïs Demoustier, Joanna Kulig. Image: Michal Englert. Montage: Françoise Tourmen, Jacek Droslo. France-Pologne-Allemagne, 2011, 96 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les féministes ne seront Lguère surprises par la démonstration de la cinéaste polonaise Malgoska Szumowska dans *Elles*: peu importe qu'une femme fasse la cuisine ou l'amour, il y a toujours un prix à payer, et c'est souvent l'homme qui en fixe le montant.

Son constat s'expose de manière élégante, même lorsqu'elle décrit dans le menu détail les relations sexuelles de deux jeunes universitaires acceptant de se prostituer pour payer leurs

droits de scolarité, et bien des frivolités. Nous faisons leur connaissance grâce à la curiosité un peu perverse d'Anne (Juliette Binoche), journaliste pigiste pour un grand magazine — devinez lequel? —, plus habituée à boire les paroles de Tom Ford qu'à entendre les confessions croustillantes d'une modeste banlieusarde (Anaïs Demoustier) ou d'une étudiante polonaise (Joanna Kulig) égarée dans la jungle parisienne.

Cette aliénation à multiples facettes se décline autour d'une journée particulière, celle où Anne met la dernière touche à son article, habitée par le souvenir de ces rencontres tout en préparant un repas pour le patron de son conjoint, révélateur des malaises au sein de ce couple, et de cette famille plombée par l'indifférence. Dans son grand appartement parisien, traînant

son spleen d'une pièce à l'autre, elle multiplie les parallèles entre sa propre condition de bourgeoise frustrée (une scène de masturbation en faisant foi) et celle de deux jeunes filles en apparence émancipées.

La cinéaste ne couvre qu'une dimension bien précise des aléas du plus vieux métier du monde, en somme ses dessous chics pour publication sur papier glacé. D'où un rapide et persistant sentiment de vacuité devant ce déballage de confidences notées par une journaliste qui semble vraiment née de la dernière pluie. Cette approche trop souvent esthétique alimentera sans doute la hargne des féministes, et l'ennui des cinéphiles bien intentionnés. Même ceux qui lisent *Playboy* pour les articles resteront sur leur faim.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS



LE TORRENT
SIMON LAVOIE, 150 MIN. V.O. FRANÇAISE
14 H 10, 17 H 00, 20 H 00 SAUF JEU: 13 H 30, 18 H 20

squpesoup
UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À
EXCENTRIS DE 11 H 30 À 19 H 30 TOUS LES JOURS!

ET AUSSI À L'AFFICHE:

L'HOMME EST UN ÉTRANGE ANIMAL
COURTS MÉTRAGES DE LA RELEVÉ EN ATTENTE DE VISA

LES HISTOIRES QU'ON RACONTE
(STORIES WE TELL) G+ SARAH POLLEY

LE RÊVE DE MARIKA EN ATTENTE DE VISA
BOBBI JO HART

SAMSARA G+ RON FRICKE

FAUST 13+ ALEXANDRE SOKOUROV

CINÉ-KID G+ ZARAFÀ: DIM 11H

BILLETTERIE: 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL
f t CINEMAEXCENTRIS.COM





FILMS SEVILLE

Bernard Émond met en scène un être aux prises avec sa conscience.

De l'ombre à la lumière

TOUT CE QUE TU POSSÈDES

Réalisation et scénario: Bernard Émond. Avec Patrick Drolet, Willia Ferland-Tanguay, Gilles Renaud, Isabelle Vincent. Image: Sara Mishara. Montage: Louise Côté. Musique: Robert M. Lepage. 91 minutes.

ODILE TREMBLAY

Un lyrisme, une tragédie en route vers sa lumière: *Tout ce que tu possèdes* est, après *La neuvaïne*, le film sans doute le plus réussi de Bernard Émond. Pas une réplique de trop, mais une déchirure intime captée dans ses replis, ses angles morts, une beauté formelle, une profondeur de champ, un montage de fluidité. Ce film sombre file vers sa rédemption avec une grâce douloureuse et pudique.

On ne saurait prendre Bernard Émond en défaut de cohérence. Le cinéaste interroge d'une fois à l'autre ce que notre société a sacrifié en solidarité, en éthique et en responsabilité au profit du «grand n'importe quoi» contemporain. Complément à sa trilogie sur les vertus théologiques (*La neuvaïne*, *Contre toute espérance*, *La donation*), mais aussi aux films précédents du cinéaste, *Tout ce que tu possèdes* met en scène un être aux prises avec sa conscience.

Le film ouvre par ailleurs une porte sur l'amour de la littérature, par où le vent s'engouffre. En l'occurrence, la poésie du Polonais Edward Stachura, qui s'est suicidé à 42 ans, que le héros Pierre Leduc (Patrick Drolet), chargé de cours en littérature des pays de l'Est à Québec, traduit avec passion. Les destins de Stachura et de Pierre Leduc se recourent à l'écran, semblent se confondre, avant de s'éloigner, habile tissage de mise en scène. Des passages des magnifiques poèmes de l'auteur polonais, traduits à l'ordinateur, prennent le relais des silences du héros. Une petite librairie, point focal des revirements dramatiques, contribue à inscrire le film dans une aventure à la fois littéraire et humaine.

Ce quadragénaire solitaire coupe ses liens avec le monde, une maîtresse, ses livres, son métier, etc., en plus de refuser la colossale fortune de son père condamné par le cancer (Gilles Renaud, tout en dignité), jugée par Pierre trop mal acquise. Moins vertueux qu'il ne s'estime, Pierre a pourtant abandonné jadis sa copine enceinte sans jamais chercher à connaître son enfant. Or, le hasard aidant, sa fille Adèle retrouve sa trace et ne le laisse plus s'échapper. Willia Ferland-Tanguay joue avec un naturel désarmant l'ado curieuse, portée vers la littérature comme papa, entière et entêtée. Émond, qui tient souvent ses acteurs en bride, a laissé cette fois à la plupart d'entre eux des espaces d'émotion. Seul Patrick Drolet maintient la distance, justifiée par son personnage longtemps emmuré, que l'amour paternel rend au monde.

La ville de Québec sied bien à l'univers de Bernard Émond. Comme elle sied à sa directrice photo Sara Mishara, qui capte dans une lumière de douceur et de mystère le charme des côtes, des escaliers, de la ligne des toits, du fleuve au loin, des plaines d'Abraham, des petits commerces de quartier, avec des mouvements de caméra pleins de souplesse et d'écoute. La musique de Robert M. Lepage, en quelques notes légères souvent, accompagne cette traversée de l'ombre vers la lumière d'un homme qui cherche un sens à sa vie. Une maison dans Charlevoix, symbole des héritages à conserver, portera l'espoir à transmettre, dans un dénouement en percée de lumière.

Le torrent de Simon Lavoie, également en salle, interroge aussi, à travers son hommage à la littérature (la nouvelle éponyme d'Anne Hébert), l'ADN du Québec. Et ces beaux films, qui ont des liens de parenté — on recommande la double plongée cinéphile —, abordent en deux périodes une société blessée sur laquelle les cinéastes greffent une lancinante poésie.

Le Devoir

L'école-image de Steve Kerr

Son premier long-métrage, *Columbarium*, aborde la mort du père et la renaissance du lien fraternel

FRANÇOIS LÈVESQUE

Columbarium est un film de paradoxes. On y relate l'affrontement entre deux frères antithétiques: un financier névrosé et un acteur insouciant. On y parle de la mort, celle du père, et d'une renaissance, celle du lien fraternel. On recourt au dispositif dramatique du huis clos, mais en pleine nature. Il s'agit du premier long-métrage de Steve Kerr. *Le Devoir* l'a rencontré.

Le prétexte: quelques semaines après le décès de leur père survenu dans des circonstances douteuses, Mathieu et son jeune frère Simon se rendent au luxueux chalet du défunt. Là-bas, l'exécuteur testamentaire leur apprend qu'ils devront passer une semaine entière sur place afin de construire un columbarium à la mémoire de feu leur paternel. Défense de quitter le domaine, défense de passer le moindre coup de fil. Dans la balance, un héritage dont les deux frères ont un besoin pressant.

Il y a une part diffuse d'autobiographie dans le scénario, d'avouer Steve Kerr. «*Mon amour du cinéma est associé à mon père. Enfant, lorsqu'il m'a emmené voir Star Wars, je lui ai dit en sortant de la projection qu'un jour, moi aussi je réaliserais un film.*» Les années passèrent et la vie y alla de ses aléas. «*Comme beaucoup de gens de la génération X, j'ai dû me résoudre à suivre mon plan B.*» HEC, hautes finances, développement dans la boîte de production Novem: Steve Kerr mène une belle carrière, mais c'est finalement sa passion qui l'emporte.

«*L'aventure a débuté comme un projet de court-métrage. Puis mon père a été hospitalisé et, tout à coup, ce que je lui avais dit m'est revenu. C'était un peu comme une promesse.*» *Columbarium* évolua donc de manière à se transformer en long-métrage. Financée de manière complètement indépendante par choix («*Il me semble qu'il faut faire ses preuves avant de réclamer de l'argent aux institutions*»), estime le réalisateur néophyte, la production suscita l'intérêt d'acteurs reconnus: David Boutin (*La grande séduction*, *Décharge*) et Maxime Dumontier (*Tout est parfait*, *Tromper le silence*).



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

HEC, hautes finances, développement dans la boîte de production Novem: Steve Kerr mène une belle carrière, mais c'est finalement sa passion pour le cinéma qui l'emporte.

Côté technique, Steve Kerr n'a pas hésité à opter pour des procédés inusités. Par exemple, le cadre de l'image qui se rétrécit graduellement à mesure que le personnage de Mathieu cède à la folie. «*Quand j'ai crié «action!» au jour 1, c'était une première pour moi.*

J'avais évidemment élaboré ma réalisation en amont, mais ce tournage a été mon école de cinéma. Je suis d'autant plus reconnaissant aux comédiens pour leur implication. J'ai pu expérimenter et déterminer ce qui fonctionne et ne fonctionne pas pour moi.

Collaborateur
Le Devoir

Meilleur film
Meilleur réalisateur
Meilleur acteur
Meilleure actrice de soutien
Meilleur film étranger
Meilleur film de langue
Meilleur film étranger
Meilleur film de langue

LA PRESSE
LE PARISIEN
LE JOURNAL DE MONTRÉAL
LE QUÉBEC
LE DEVOIR
LE JOURNAL DE QUÉBEC
LE JOURNAL DE SHERBROOKE
LE JOURNAL DE SHERBROOKE

UN CHIÑOIS tombé du ciel! (UN CHIÑOIS) (tombé du ciel!)

RICARDO DARIN
Un film de SEBASTIAN BORENSZTEIN

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE ESPAGNOLE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT
QUARTIER LATIN
CINÉMA Beaubien
2306, Boulevard E. 721-6000
CINÉPLEX
LE FORUM 22

«HILARANT ET DÉLICATEMENT ÉMOUVANT!»
LES INROUPTIBLES

«UN FILM BOURRÉ DE CHARME!»
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

Camille Redouble
un film de Noémie Lvovsky

Jean-Pierre Léaud Mathieu Amalric Noémie Lvovsky
Samir Guesmi Julia Denis
Gautier Guesmi Faura Podalydès

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

metropolefilms.com

« Le plus bouleversant des films de Bernard Émond ! Superbe Patrick Drolet ! »
- Marc-André Lussier, La Presse

CINÉMA ROUYN-NORANDA
Film d'ouverture

tiff. toronto international film festival

PATRICK DROLET WILLIA FERLAND-TANGUAY GILLES RENAUD
ISABELLE VINCENT BERNARD ÉMOND BERNARDETTE PAYER

TOUT CE QUE TU POSSÈDES

LES FILMS SEVILLE
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT
CINÉPLEX
LE FORUM 22

ToutCeQueTuPossedes.com
YouTube LesFilmsSeville

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

LES FILMS SEVILLE

★★★★★
La Presse

«Beau, sombre et tumultueux.»
Odile Tremblay, Le Devoir

«Une grande œuvre cinématographique. Un film accompli.»
Claude Deschênes, Radio-Canada

FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
Sélection officielle
Section Focus

Victor Andrés Trelles Turgeon
Laurence Leboeuf Dominique Quesnel

LE TORRENT
un film de Simon Lavoie
d'après l'oeuvre d'Anne Hébert

LUSIO FILMS
remstarfilms.com
letorrent.lefilm
Remstar

PRÉSENTEMENT AU CINÉMA

CINÉMA EX-CENTRIS CINÉMA BEAUBIEN CINÉMA SHERBROOKE